

287

HISTOIRE
DE
BONAPARTE.

TOME I.

588

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR ,
RUE DE LA HARPE, n°. 477.

Leipzig Majat 1817

HISTOIRE
DE
BONAPARTE,
PREMIER CONSUL,

Depuis sa naissance jusqu'à la Paix
de Lunéville.

SUIVI DE SES

*Actions remarquables, Réponses et Traits
sublimes, avec les Anecdotes relatives à
ses différentes Campagnes.*

*Nunc demùm redit animus... Unus qui nobis res-
tituit rem... Nam cum tyranni servitute oppressas
tenerent Athenas, plurimos cives partim patriâ
expulissent, partim interfecissent, non solùm
princeps, sed et solus bellum his indixit. Usus
est non minus prudentiâ quàm fortitudine, nam
cedentes violari vetuit; cives enim civibus par-
cere æquum censebat.*

A PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT,
GALERIE DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

AN IX. — 1801.

P R É F A C E.

PLUSIEURS écrivains , en traçant l'histoire de la révolution , en détaillant les succès brillans de nos armées , et en voulant peindre les talens et le génie des chefs qui les conduisirent à la victoire , se sont égarés dans des détails sans nombre , dont plusieurs étaient totalement inutiles.. Semblables à ces auteurs dont parle Boileau , qui , faisant la description d'un

palais , en relatent avec la plus scrupuleuse attention tous les embellissemens , et jusqu'aux moindres ornemens ; ces historiens , dis-je , en suivant nos armées et les marches savantes des généraux , n'ont pas oublié le moindre village , le plus petit ravin , et même la plus petite colline ; ils rendent compte d'une escarmouche avec soin , d'une rencontre imprévue de quelques soldats , et de la plus légère fusillade. Le génie qui meut ces colonnes formidables , qui les fait agir avec tant de dextérité , qui prévoit les ruses de l'ennemi , et sait les parer avec tant de sagacité , les traits

remarquables surtout de ce même génie qui voit et ordonne tout dans le même clin d'œil, ces pensées, ces mots pleins de sens, et ces réponses sublimes qui caractérisent le grand homme, tout cela n'entre pour rien dans leur histoire. Rapporteurs scrupuleux des faits, ils n'en voient que la surface, et n'en pénètrent point le fond.

En donnant l'histoire de Bonaparte jusqu'à la paix de Lunéville, nous avons suivi une autre marche; nous avons passé légèrement sur tout ce qui ne pouvait pas donner une idée bien exacte de la bravoure des armées et de l'intelligence de

leur chef. En nous arrêtant sur les époques les plus remarquables où les armées secondant les dispositions savantes de leur chef, donnaient à l'Europe étonnée le plus grand des spectacles, nous nous sommes modelés en quelque sorte sur les anciens écrivains, en tâchant de faire ressortir le caractère du chef et celui des troupes qu'il commandait.

Mais ce n'est pas seulement au milieu des armées que le véritable génie brille dans tout son éclat, c'est au sein de la paix qu'on le voit pour ainsi dire prendre de nouvelles forces, et concevoir ces grandes

idées qui doivent améliorer le sort des peuples , faire cesser tous les fléaux politiques qui les désolent , et porter au sein du commerce et des arts cette vie et ce mouvement qui doivent seul contribuer à leur prospérité.

C'est au sein du repos qu'on le voit méditer ces entreprises grandes et sublimes qui doivent délivrer une nation de l'oppression de l'autre ; et rétablir cet équilibre de pouvoirs sans lequel la société n'est plus qu'un vain mot.

Nous ne nous sommes pas dissimulé notre faiblesse en entreprenant cette histoire ; un sentiment plus fort nous a for-

cés pour ainsi d'aller en avant malgré l'insuffisance de nos moyens. La grandeur de l'entreprise nous a effrayés un moment ; mais en nous bornant à ne dire que la vérité , et à relater les faits tels qu'ils étaient , nous avons cru que ce serait le plus grand hommage à rendre aux talens et au génie de notre héros. La vérité est assez grande par elle-même pour n'avoir besoin d'aucun fard.

L'ouvrage est divisé par chapitres , pour soulager la mémoire et classer les faits avec le plus d'ordre.

Les faits mémorables de Bonaparte, ses actions héroïques,

ses pensées, ses mots pleins de sens, et ses réponses sublimes s'encadrent les uns avec les autres, et forment un tout qui ne doit rien laisser à désirer.

Lorsque la rapidité de la narration nous a fait suspendre le récit de quelque trait remarquable, nous l'avons alors reporté à la fin du chapitre, afin que le lecteur ne perdît point de vue tout ce qui devait nécessairement y entrer.

Certainement nous ne croyons pas être à l'abri de la critique. Nous nous en consolons d'avance, persuadés que nous avons rendu un service aux lettres en rassemblant les ma-

tériaux qui doivent un jour servir à l'homme profond et instruit, qui, dégagé de l'esprit de parti, écrira l'histoire de Bonaparte.

PORTRAIT DE BONAPARTE.

AVANT d'entrer en matière , nous allons esquisser le portrait de Bonaparte : sa taille est moyenne comme celle d'Alexandre ; il n'a qu'environ trente-deux à trente-trois ans , et il réunit les qualités les plus opposées , réunion qui seule peut former le grand homme.

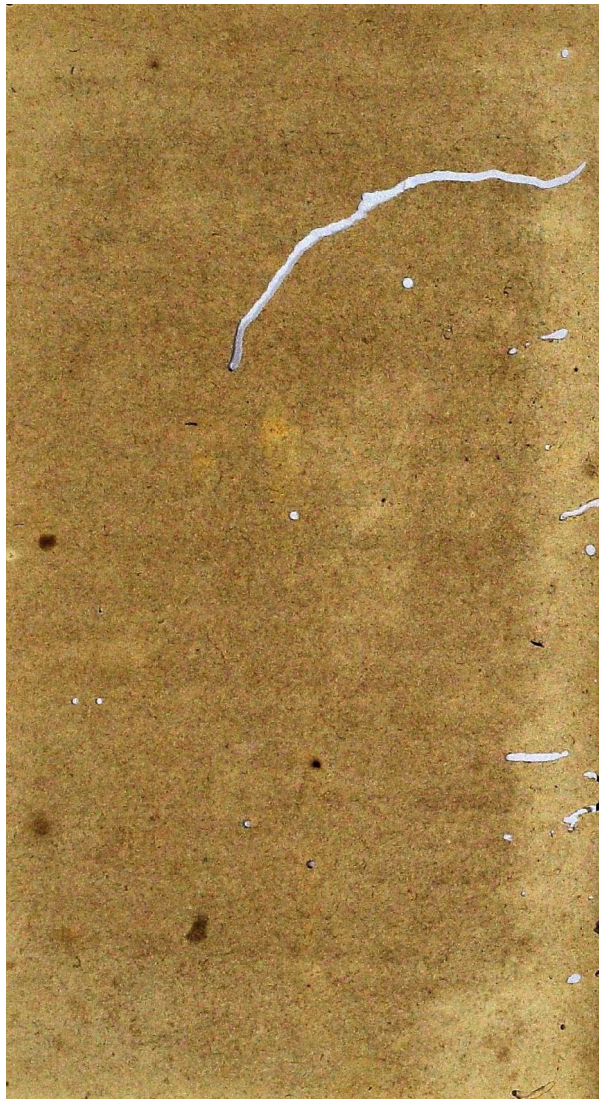
Il joint à une valeur bouillante et à toute épreuve un

sang froid imperturbable ; aux grandes conceptions du génie ces ruses de l'art que Annibal fit souvent valoir contre les romains ; à la lenteur de la réflexion toute la célérité de l'exécution ; * à l'impétuosité du premier âge l'expérience et la maturité d'un âge plus avancé ; aux talens du guerrier ceux de la politique la plus profonde, et les vertus de la sagesse ; les sentimens de l'humanité et de la modération à l'ambition de la gloire et à l'audace des conquérans. Une éducation soi-

* On peut appliquer à Bonaparte ce beau vers de Lucain :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

gnée , une étude approfondie
de cette partie des mathéma-
tiques qu'on nomme le génie ,
les belles occasions de guerre ,
le grand théâtre que lui pré-
sentait l'Italie , tout a concouru
à développer les talens extraor-
dinares de cet homme prodi-
gieux , et à faire voir à la France
qu'elle a aussi son *Washington*.



HISTOIRE

DE

BONAPARTE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Bonaparte ; particularités de sa jeunesse. — Siège de Toulon. — Bonaparte s'y distingue, et est élevé au grade de général de brigade.

LES particularités de l'enfance, et même de l'adolescence de ceux qui sont appelés à jouer un rôle sur le vaste théâtre du monde, sont presque toujours extraordinaires, fausses

et supposées. On veut absolument que l'enfance de celui qui doit un jour ou étonner par son génie, ou enlever l'admiration des peuples par l'éclat de ses grandes actions, soit marquée par des caractères qui doivent annoncer son génie ou ses vertus. On suppose même quelquefois le merveilleux, lorsque les traditions sont muettes, tant on est accoutumé à ne voir les choses que dans un jour faux, et à mettre à la place des objets qu'on croit voir, et que l'on ne voit pas réellement, les illusions de l'imagination. L'histoire ne doit pas s'arrêter à tous ces rapports mensongers; elle ne doit prendre sa plume véridique que lorsque les faits s'éclaircissent devant elle, et sont appuyés par des témoignages authentiques: c'est la marche que je me suis tracée lorsque je for-

mai le dessein d'écrire l'histoire de Bonaparte.

Je ne rapporterai point ici les mille et un contes que l'on a imprimés sur les premières années de ce héros : qu'est-il besoin d'aller puiser dans un passé qui n'offre que des incertitudes, lorsqu'on a devant soi le présent qui étale à nos yeux une longue série de grandes actions, et l'avenir qui en présage de plus grandes ?

Ces considérations puissantes m'ont engagé à ne suivre Bonaparte qu'à l'époque où il entre à l'école militaire, et à tracer son histoire jusqu'à la paix de Lunéville. Si je remplis avec succès la tâche que je me suis imposée, on verra, dans l'espace de peu d'années, le génie d'un seul homme renverser tous les obstacles qui se présentaient dans sa

course , détruire des armées formidables avec des forces inférieures en nombre à celles de ses ennemis , entreprendre une expédition maritime qui n'offrait que des dangers presque assurés , et une défaite presque certaine , le succès le plus inouï couronner cette entreprise , enfin , un esprit d'ordre réglant tout avec précision et économie , un esprit de détail portant un œil régulateur dans toutes les branches de l'administration , un esprit de législation qui sait adapter les lois aux mœurs des peuples , et une tolérance universelle qui éteint les divisions , assoupit les haines , et porte partout le calme et la tranquillité.

On demandait à un homme d'esprit : Quels sont les génies de la révolution ? *Les génies de la révolution* , répondit-il , sont *Mirabeau*

qui l'a commencée , et Bonaparte qui la finira. La prédiction se vérifie chaque jour ; et si la fortune , ou plutôt le génie de ce héros , ne se dément point , nous touchons au moment où la France , tranquille au-dehors , et puissante au-dehors , prospérera sous un gouvernement sage et modéré , dont l'unique but sera d'activer le commerce , de faire fleurir les sciences et les arts , et de porter dans toutes les veines du corps social la vie et le mouvement. Ce changement inattendu sera l'ouvrage d'un seul homme , de Bonaparte , enfin , dont je vais esquisser l'histoire.

BONAPARTE (Napoléon) naquit à Ajaccio en Corse , le 15 août 1769. Il fut conduit de bonne heure en France , où il obtint une place dans

l'école militaire de Brienne en Champagne, confiée à la direction des minimés. L'éducation soignée qu'il y reçut développa en lui les premiers germes du génie et des talens.

Il fit éclater de bonne heure cette énergie et cette sorte de fièvre naturelle aux âmes extraordinaires, qui seraient un défaut dans les autres, et qui, presque toujours, deviennent une qualité dans les hommes destinés à suivre une carrière particulière et isolée.

Etant au collège de Brienne, il avait façonné de sa main son petit jardin, et l'avait lui seul fortifié de son mieux contre les attaques de ses camarades. Il aimait à s'y promener, à s'y renfermer et à y réfléchir, et il y passait presque toutes ses heures de récréation, ayant à la main des livres de philosophie ou de mathématiques. Son genre d'es-

prit semblait dédaigner toute occupation et toute étude moins sérieuses. Les jeunes gens du collège, en s'amusant à brûler des petards, eurent le malheur d'endommager sa petite propriété : il les en fit repentir. Aussi ses camarades le redoutaient-ils ; mais ils l'estimaient, et ils avaient même une sorte de respect pour lui.

Les seuls jeux qu'il aimait étaient ceux qui exigeaient du calcul et qui retraçaient l'art militaire. Il avait inspiré la même inclination à plusieurs de ses camarades, à qui il faisait faire l'exercice ; et il s'y prenait toujours de manière à leur faire dire : *Ne semble-t-il pas qu'il soit né pour commander ?*

Voici quelques traits de l'enfance et de la jeunesse du premier consul. On aime naturellement à étudier l'enfance des héros, et à saisir, dans

leurs premiers traits , ces grandes qualités qui doivent un jour commander au monde le respect et l'admiration. Ces traits sont peu connus, mais ils sont certains ; ils ont été transmis par un condisciple de Bonaparte , (le baron de L.....) qui fut son ami d'enfance. Bonaparte , à cette époque , n'avait point encore été nommé dans la révolution. Le baron de L.....r disait : *Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu un de mes condisciples , nommé Bonaparte ; il doit être attaché de cœur à la révolution.*

Ils avaient été ensemble à l'école militaire de Brienne , qu'ils avaient quittée en même tems pour venir à Paris. Leur amitié , qui était intime , continua.

« Bonaparte prenait l'intérêt le
« plus vif au succès des armes de

« son pays. Il dévorait tout ce qui
 « était nouvelle de son pays : son
 « dieu était Paoli ; il ne parlait de
 « lui et de sa patrie qu'avec enthousiasme. Il venait par fois à l'école militaire des officiers français arrivés de Corse, qui racontaient et exagéraient leurs succès avec jactance : Bonaparte les laissait s'avancer, leur faisait des questions adroites ; et, quand il était sûr de leur prouver qu'ils avaient menti, il s'écriait : *C'est ainsi que, pour un petit moment d'amour-propre, vous calomniez une nation entière ! Eh bien ! là où vous dites que vous n'étiez que six cents, vous étiez six mille ! et contre de malheureux paysans ! etc., etc.* Alors il déployait ses journaux, ses cartes géographiques, et finissait ordinairement

« sa déclamation par dire à son ami :

« *Viens, L.....r ; laissons ces lâches.*

« L.....r le suivait et le calmait.

« Il travaillait alors à un poème
 « sur la liberté de la Corse ; il sup-
 « posait qu'étant endormi dans une
 « de ses nombreuses caves, la
 « patrie lui apparaissait en songe,
 « lui mettait un poignard à la main,
 « et lui ordonnait de la venger : c'é-
 « tait là son début. Lorsqu'il avait
 « ajouté quelques morceaux à cet
 « ouvrage, il allait déterrer une
 « vieille petite épée rouillée, qu'il
 « nommait son poignard : il appe-
 « lait son ami, et lui déclamait avec
 « enthousiasme la tirade qu'il ve-
 « nait d'achever ; puis il retournait
 « enterrer son *poignard*. *

« L'austérité de ses mœurs et de

* Malgré l'authenticité de ce témoignage, on peut révoquer en doute cette petite anecdote puérile.

« son caractère lui avait fait quel-
 « ques ennemis parmi ses camara-
 « des : un jour il vint à L.....r, et
 « lui dit : Mon cher L.....r, on en
 « veut à nos jours ; tu es mon ami ,
 « tu es enveloppé dans la proscrip-
 « tion. C'est ce soir que nous se-
 « rons attaqués ; viens dans ma
 « chambre, apporte ta cuvette, ton
 « pot à l'eau, etc..... Nous nous
 « barricaderons avec ma commode ;
 « si l'on repousse cette barrière ,
 « nous lancerons toute notre vais-
 « selle : si l'on nous force , j'ai mon
 « épée..... L.....r se rendit chez lui ,
 « les préparatifs de défense se firent ;
 « heureusement ils furent inutiles ,
 « on ne les attaqua point. »

« Ils firent ensemble leur première
 « communion. La confirmation était
 « alors donnée le même jour , et
 « c'était l'archevêque qui confirmait

« les élèves de l'école militaire : il ar-
 « rive à Bonaparte , et lui demande ,
 « suivant l'usage , son nom de bap-
 « tême : il le dit avec une assurance
 « qui contrastait beaucoup avec l'air
 « timide et humilié de ses camarades.

« Ce nom un peu extraordinaire (*N-*
 « *poléon*) ne fut pas entendu de
 « l'archevêque ; il fait répéter : Bo-
 « naparte répète un peu impatienté.
 « Le grand vicaire dit au prélat :
 « *Je ne connais pas ce saint-là.*
 « *Parbleu ! je le crois bien !* répond
 « Bonaparte ; *c'est un saint corse.*

« Son amitié avec L.....r éprouva
 « quelques nuages : celui-ci ne se
 « lia pas exclusivement avec lui, il
 « forma quelques liaisons avec d'au-
 « tres camarades un peu relâchés ,
 « dont les principes déplurent à Bo-
 « naparte. Il dit un jour , avec sang
 « froid , à L.....r :

« Monsieur , vous avez des liai-
 « sons que je n'approuve pas : j'ai
 « réussi à conserver vos mœurs pu-
 « res , et vos nouveaux amis vous per-
 « dent. Choisissez donc entre eux
 « et moi ; je ne vous laisse point de
 « milieu : il faut être homme , et vous
 « décider.

« L.....r lui observait en vain qu'il
 « se trompait , qu'il était toujours
 « le même , toujours son ami. Bona-
 « parte se croyant sûr de son fait ,
 « répétait toujours : *Choisissez ,*
 « *monsieur ; choisissez , et comptez*
 « *ceci pour un premier avis.* »

Il l'avertit , à quelque tems de là ,
 une seconde fois : toujours même
 réponse de L.....r. Enfin , il lui dit
 sèchement : *Monsieur , vous avez*
méprisé les avis de l'amitié ; c'est
renoncer à la mienne : ne me parlez
de votre vie.

Ces traits que nous avons recueillis de la jeunesse de Bonaparte suffisent pour faire connaître ce qu'il devait être un jour. Dans tous les tems et dans toutes les circonstances, il lui voit toujours suivre la ligne des principes, sans jamais s'en écarter : ce qui distingue essentiellement l'homme de caractère qui sait allier à un esprit naturel les connaissances les plus étendues, non-seulement dans la partie militaire, mais encore dans la partie administrative. Tout à la fois général consommé, homme d'état, grand politique, on le voit passer alternativement d'une partie à l'autre sans aucun effort, et tenir d'une main le glaive, et présenter de l'autre l'olivier.

Le père Patrault, minime à Brienne, fut celui qui donna à Bonaparte les premières leçons de ma-

thématiques. Le disciple a conservé pour son maître l'estime et les égards qui doivent caractériser une ame grande et reconnaissante.

Bonaparte quitta Brienne, et vint achever son cours à l'école militaire de Paris ; et, devançant le terme prescrit pour les élèves qui devaient tour à tour venir à Paris , on le jugea assez fort pour obtenir cette préférence.

A Paris , il conserva la même énergie et les mêmes principes. Naturellement observateur , il pressentit la révolution qui s'avavançait, et qui ne tarda pas à se faire. Il n'avait pas dix-neuf ans lors de la première assemblée des notables, et il se prononça pour la liberté , c'est à dire contre les abus du pouvoir et la corruption des cours.

Il était simple cadet volontaire

d'artillerie , lorsque , s'entretenant sur les causes actuelles et les progrès futurs de la révolution avec quelques officiers de son grade , il fut seul de son avis contre eux tous , et leur donna tant d'humeur et de chaleur avec laquelle il défendait son opinion , qu'ils voulurent le précipiter dans le fossé qui forme la clôture du Champ-de-Mars , et il n'échappa qu'avec peine à leur ressentiment.

Tout le tems qui s'écoula depuis l'aurore de la révolution jusqu'à l'époque fameuse du siège de Toulon , en décembre 1793 , fut consacré par Bonaparte à s'instruire dans la tactique militaire , qu'il cultivait en paix et dans l'obscurité : car jusqu'au siège de Toulon , il vécut pour ainsi dire inconnu. Ce fut à cette époque remarquable qu'il se fit con-

naître, en déployant les grandes qualités qui commencèrent à la faire distinguer ; il n'avait alors que vingt-trois ans, et se trouvait officier dans une compagnie d'artillerie.

Barras et Fréron, représentans du peuple, furent envoyés pour surveiller les opérations du siège de Toulon. Ils remarquèrent, à l'attaque de la redoute du fort Pharon, un jeune homme tout occupé de donner des ordres aux artilleurs français qu'il commandait. Intrépide et calme au milieu des plus grands dangers, ce jeune homme se trouvait partout avec une extrême activité et un extrême sang froid ; il y eut un moment où ce jeune homme, presque seul au milieu des canonnières épars sur le carreau, et nageant dans leur sang, fit, avec le secours unique de ses deux bras, tout le service d'une pièce

d'artillerie, chargeant, foulant, etc.; faisant, enfin, avec autant de célérité que d'audace, tout ce qu'auraient fait ses soldats, s'ils ne fussent pas tombés sous le feu de l'artillerie ennemie. Or, ce jeune homme était Bonaparte.

Les représentans du peuple, témoins de sa valeur et de sa rare intelligence, le firent général de brigade.

Quelques écrivains rapportent que ce fut à ce même siège de Toulon qu'un représentant ayant condamné le placement d'une batterie, Bonaparte se permit de lui dire : *Mélez-vous de votre métier de représentant, et laissez-moi faire le mien d'artilleur; cette batterie restera là, et je réponds du succès sur ma tête.* Si cette anecdote est vraie, elle fait honneur à la fermeté de

Bonaparte , et à la modération de Barras , auquel on l'attribue , ce dernier ayant alors la toute puissance en main.

Après sa nomination au grade de général de brigade , Bonaparte donna tous ses soins à l'amélioration du sort de ses soldats , et à la perfection des plans de campagne dont il s'occupait depuis long-tems.

Il partit pour Nice. Ce fut dans cette ville que le conventionnel Beffroi le fit arrêter comme terroriste : on visita ses papiers avec une scrupuleuse attention ; on n'y trouva qu'une correspondance familière et sur des affaires indifférentes , des plans et des mémoires sur la guerre , avec des lettres que l'honneur et le véritable patriotisme avaient seuls dictées. Il fut mis en liberté.

Infatigable au travail , et toujours

en activité , il veillait une grande partie de la nuit. Etant dans cette dernière ville , un de ses amis , qui avait besoin de lui pour des renseignemens urgens , alla le trouver au milieu de la nuit , et , comptant bien qu'il dormait , il frappa doucement à sa porte , dans la crainte de le réveiller en sursaut. Quelle fut sa surprise de trouver Bonaparte tout habillé , avec son bonnet de police sur la tête , occupé à travailler au milieu d'une foule de plans , de cartes , de livres ouverts ! — Vous n'êtes donc pas encore couché ? lui dit-il. — Bah ! je suis déjà levé , au contraire. — Comment ? — Oui , quand j'ai dormi deux ou trois heures , c'est bien assez.

On voulut ensuite le faire sortir de son corps , qu'il avait couvert de gloire , pour le faire servir dans l'in-

fanterie. Il vint à Paris pour réclamer contre cette injustice, dans le tems que le représentant Aubry était à la tête de la partie militaire du comité de salut public : malgré la justice et la bonté de sa cause, Bonaparte n'obtint rien. Révolté du peu d'égards qu'on avait eus à sa réclamation, il sollicita la permission de se retirer à Constantinople, ce qui lui fut également refusé.

CHAPITRE II.

Journée de vendémiaire.

ENFIN le 13 vendémiaire an. i. a. Bonaparte y fut chargé en second, sous Barras, du commandement des troupes de ligne. Cette journée est trop connue pour entrer dans des détails; nous nous bornerons à faire ici quelques observations qui naissent elles-mêmes du sujet.

Les ennemis de Bonaparte se sont plu à faire rejaillir sur lui les résultats odieux de cette journée; avant de prononcer, il aurait fallu résoudre plusieurs questions :

1°. Quels étaient ceux qui dirigeaient les sections de Paris?

2°. Quel était leur but?

La solution de ces deux premières questions les aurait sans doute beaucoup embarrassés , car il faut se reporter au tems, et approfondir quel était l'esprit du jour : mais ce qu'il y a de plus étonnant, et ce qui aurait dû suspendre un instant leur jugement , c'est que les sections , à la tête desquelles étaient une trentaine d'intrigans , marchaient sans savoir où ni pourquoi.

3°. Bonaparte était subordonné à Barras, et, comme militaire, il n'avait qu'à obéir.

4°. Il a fait ce que tout homme de sens aurait fait. On ne parle pas des conspirateurs de cette journée , parce qu'ils ne sont point sortis de la ligne qu'ils suivaient alors, et que leur obscurité a empêché l'envie de s'attacher à leurs pas.

5°. Il est constant que , sans Bo-

naparte , cette journée fût devenue plus sanglante. Il épargna des torrens de sang en écartant , par la terreur des coups de canon tirés à poudre toute la nuit , les sections désespérées , qui se ralliaient en beaucoup d'endroits pour revenir à la charge. En dernier résultat , selon l'opinion du *Publiciste* , cette journée , malgré ses désastres , fut plus utile que nuisible , et termina une lutte entre le peuple et la convention , dont les résultats auraient pu devenir très-désastreux.

Un général à qui l'on parlait de la journée du 13 vendémiaire , dit avec une expression qui frappa tous ceux qui l'entouraient : « Messieurs ,
 « ne jugeons pas sans bien connaître ;
 « les parisiens ne savent pas toute
 « l'obligation qu'ils ont à Bona-
 « parte : s'il eût suivi à la lettre

« tous les ordres qu'on lui avait
« donnés , jamais journée n'eût été
« plus sanglante. »

Après l'installation du directoire , Bonaparte , se trouvant général de la force armée , vint faire sa visite à chacun des cinq directeurs. Carnot , nommé le dernier au refus de Sieyes , habitait une mansarde sous les combles du Luxembourg , son appartement n'étant pas prêt. C'était un lundi , jour qu'un auteur avait choisi de chaque semaine pour aller chez Carnot. Au moment où il entra , cet auteur chantait un nouvel air qu'il avait prié une demoiselle d'essayer en l'accompagnant sur le piano. L'arrivée de Bonaparte interrompit l'ariette. Il vit paraître cinq ou six jeunes gens (ses aides-de-camp) de la plus haute stature , et , après eux , un petit homme très-bien pris dans sa taille ,

s'annonçant et s'énonçant avec beaucoup de dignité, et saluant tout le monde avec cet air d'aisance et de politesse qui faisait contraste, il faut l'avouer, avec les manières et le ton de la plupart des généraux qu'on avait vus jusqu'alors ; tels que les Rossignol, les Santerre, etc. L'auteur demanda tout bas à Carnot quel était ce monsieur-là ? — C'est le général de la force armée de Paris. — Comment s'appelle-t-il ? — Bonaparte. — Est-ce un homme d'esprit ? — Je n'en sais rien. — A-t-il des talens militaires ? — On le dit. — Qu'a-t-il fait de remarquable ? — C'est lui qui commandait les troupes de la convention le 13 vendémiaire..... Cela suffit. — Et sa figure de se rembrunir aussitôt ; et lui, électeur de vendémiaire, très-entiché de son opinion, de se retirer dans un coin,

et de garder un profond silence, tout en considérant *ce monsieur-là*, dont la physionomie ouverte et pleine de jeu lui eût beaucoup plu, sans ce que lui avait dit Carnot.

Bonaparte voyant que la demoiselle était encore au piano, et qu'on ne s'occupait plus que de faire cercle autour de lui, dit avec beaucoup de douceur : *Mais..... je m'aperçois que j'ai troublé les plaisirs de la société : on chantait ici ; que ce ne soit pas moi, je vous en supplie, qui interrompe la fête.* — Le directeur s'excusait, le général insistait ; enfin la demoiselle joua, et chanta des couplets patriotiques. Le général resta encore quelques minutes, se leva et partit.

Aussitôt qu'il fut sorti, la conversation ne roula plus que sur lui ; et Carnot regarda dès lors qu'il n'en

resterait pas là. L'augure de ce directeur s'est vérifié. Ses collègues n'eurent la vue aussi longue que lui : tant il est vrai que le mérite et les talens ne peuvent être pressentis que par celui qui les possède dans un certain degré.

CHAPITRE III.

PREMIÈRES CAMPAGNES EN ITALIE.

Bataille de Montenotte et de Millésimo. — Paix avec le roi de Sardaigne. — Passage du Pô. — Bataille de Lodi , et révolte de Pavie et de Milan.

QUELQUE tems après la journée du 13 vendémiaire, Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Italie. C'est ici l'époque célèbre où ce jeune héros développa le génie et les talens d'un grand capitaine. La carrière qui s'ouvrait devant lui était remplie d'obstacles qui semblaient se multiplier à chaque

pas. Une armée inférieure à celle de ses ennemis, mal vêtue et manquant de tout, des alliés trahîtres, des peuples indisposés contre les français, des rochers presque inaccessibles à passer, des fleuves, des rivières à traverser, voilà ce que le génie avait à vaincre, et ce qu'il surmonta si heureusement.

A l'époque où Bonaparte vint prendre le commandement de l'armée d'Italie, elle se tenait encore sur la défensive, et se trouvait sur les rochers stériles de la rivière de Gênes : elle ne se montait pas à soixante mille hommes, et celle des autrichiens, plus forte du tiers, avait environ deux cents mille auxiliaires, tant de troupes régulières que de milices armées, fournis par le pape et les rois de Sardaigne et de Naples.

Le général Beaulieu, qui com-

mandait alors en Italie les armées des princes coalisés , fit attaquer les français , le 22 germinal an IV , à la pointe du jour , et voulut les déloger de l'état de Gênes. On combattit de part et d'autre avec acharnement ; mais enfin la victoire se décida pour les français. Deux généraux ennemis blessés , quinze cents hommes sur le champ de bataille , et deux mille cinq cents prisonniers , avec plusieurs drapeaux , couronnèrent cette journée , et furent le résultat de la bataille de Montenotte. Les français se trouvèrent bientôt au-delà de la côte des Alpes , et sur le penchant qui fait descendre en Italie. La bataille de Millésimo , qu'ils gagnèrent , en fut la suite ; on y fit neuf mille prisonniers. Cette victoire , en fournissant des vivres et des munitions , leur ouvrit la route pour de

nouveaux succès. L'armée victorieuse ne donnait point de relâche à l'ennemi, et, après plusieurs actions où elle reçut quelques légers échecs, elle gagna la bataille de Mondovi, qui fut livrée, le 3 floréal, aux piémontais. Cette journée ajouta de nouveaux trophées à ceux que l'armée française avait déjà élevés à sa gloire.

Une armistice, qui prépara la paix avec le roi de Sardaigne, livra entre les mains des français les forteresses de Tortone et de Coni.

Le lendemain de la signature de l'armistice, l'armée française se mit en mouvement, et marcha vers le Pô, toujours en poursuivant Beaulieu. Celui-ci venait de passer cette rivière pour pouvoir se fortifier et disputer le passage aux français : le changement que Bonaparte sut donner heureuse-

ment à l'ennemi sur ses opérations fut cause que le Pô fut traversé sans de grands obstacles : l'armée se rangea en bataille et marcha à l'ennemi, le délogea du village de Fombio, et le poursuivit jusque sur l'Adda, en lui faisant éprouver de grandes pertes.

Le duc de Parme, qui venait d'être témoin des succès de Bonaparte dans le passage du Pô, exécuté près de la ville de Plaisance, signa les conditions de l'armistice que lui dicta le vainqueur.

Cependant les autrichiens, battant en retraite, étaient entrés dans Lodi. Un combat, livré sous les murs de cette ville, les en délogea. Le général Beaulieu, avec toute son armée rangée en bataille sur la rive gauche de l'Adda, défendait le passage du pont qu'il n'avait pu en le tems de

couper , et de là , il commandait la ville , où les français ne furent pas plutôt entrés , qu'il la fit canonner fortement. Dès l'instant que toute l'armée française fut arrivée , elle se forma en colonnes serrées ; le second bataillon des carabiniers en tête , et suivi par tous les bataillons des grenadiers au pas de charge , et aux cris de vive la république.

On se présenta sur le pont. L'ennemi fit un feu terrible. La tête de la colonne hésita quelques instans à la vue d'un si grand péril ; car trente pièces de canon de position défendaient le passage du pont. Un moment de plus , tout était perdu. Les généraux Berthier , Masséna , et plusieurs autres chefs le sentirent , se précipitèrent à la tête , et décidèrent le sort encore en balance.

Cette redoutable colonne renversa

tout ce qui s'opposa à elle. Toute
 l'artillerie fut sur-le-champ enlevée :
 l'ordre de bataille de Beaulieu fut
 rompu ; elle sema de tous côtés
 l'épouvante , la fuite et la mort :
 dans un clin d'œil l'armée ennemie
 fut éparpillée : quelques divisions
 qui arrivèrent ensuite achevèrent
 de décider la victoire.

La cavalerie passa l'Adda au gué ;
 mais ce gué étant extrêmement mau-
 vais , elle éprouva beaucoup de re-
 tard , ce qui l'empêcha de donner.

La nuit survint , et l'extrême fa-
 tigue des troupes , dont plusieurs
 avaient fait dans la journée plus
 de dix lieues , ne leur permirent pas
 de s'acharner à la poursuite de l'en-
 nemi.

Les autrichiens perdirent vingt
 pièces de canon , et trois mille hom-
 mes morts , blessés et prisonniers.

Ce fut à la célérité de l'exécution qu'on dut le succès de cette journée , et voici comme Bonaparte s'en expliqua lui-même dans la description qu'il en a donnée :

« Si nous n'avons perdu que peu
« de monde , nous le devons à la
« promptitude de l'exécution , et à
« l'effet subit qu'ont produit sur l'ar-
« mée ennemie la masse et les feux
« redoutables de notre invincible co-
« lonne.

« Si j'étais tenu de nommer tous
« les militaires qui se sont distingués
« dans cette journée , ajoute Bona-
« parte , je serais obligé de nommer
« tous les carabiniers et grenadiers
« de l'avant-garde , et presque tous
« les officiers de l'état-major ; mais
« je ne dois pas oublier l'intrépide
« Berthier qui fut dans cette jour-

« née canonnier, cavalier et grena-
« dier. »

Cette mémorable bataille ouvrit au vainqueur les portes de Milan. Cependant Beaulieu fuyait vers Mantoue , toujours harcelé vivement par nos troupes. L'armée poursuivait toujours ses succès, soumettait Pavie, et s'emparait de Pizzigithone et de Crémone. Le drapeau tricolor flottait depuis l'extrémité du lac de Côme et la frontière du pays des grisons jusqu'aux portes de Parme : la conquête de la Lombardie pouvait être regardée comme terminée, puisqu'il ne restait que le château de Milan qui tint pour l'empereur.

Bonaparte animait alors ses soldats à de nouveaux triomphes par son exemple et par les proclamations les plus éloquentes , dont nous

rapporterons ici les endroits les plus saillans et les plus pathétiques :

« Soldats ! vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apenin ; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche. Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses anciens sentimens naturels de paix et d'amitié pour la France. Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie ; les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité.

« L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage : le Pô, le Tésin, l'Adda n'ont pu vous arrêter un jour ; ces boulevarts de l'Italie ont été in-

« suffisans , vous les avez franchis
« aussi rapidement que l'Apenin.

« Tant de succès ont porté la joie
« dans le sein de la patrie ; vos re-
« présentans ont ordonné une fête
« dédiée à vos victoires , célébrée
« dans toutes les communes de la
« république. Là , vos pères , vos
« mères , vos sœurs , vos épouses ,
« vos amantes se réjouissent de vos
« succès , et se vanient avec orgueil
« de vous appartenir.

« Oui , soldats ! vous avez beau-
« coup fait ; mais ne vous reste-
« t-il plus rien à faire ? dira-t-on
« que nous avons su vaincre , mais
« que nous n'avons pas su profiter
« de la victoire ? la postérité nous
« reprochera-t-elle d'avoir trouvé
« Capoue dans la Lombardie ?.....
« Mais je vous vois déjà courir aux
« armes ; un lâche repos vous fa-

« tigue ; les journées perdues pour
 « la gloire le sont pour votre bon-
 « heur. Eh bien ! partons ; nous
 « avons encore des marches forcées
 « à faire, des ennemis à soumettre,
 « des lauriers à cueillir, des injures
 « à venger.

« Que ceux qui ont aiguisé les
 « poignards de la guerre en France,
 « qui ont lâchement assassiné nos
 « ministres, incendié nos vaisseaux
 « à Toulon tremblent !..... l'heure
 « de la vengeance a sonné.

« Mais que les peuples soient sans
 « inquiétude ; nous sommes amis de
 « tous les peuples et plus particu-
 « lièrement des descendans des Bru-
 « tus, des Scipion, et de tous les
 « grands hommes que nous avons
 « pris pour modèles.

« Le peuple français, libre, res-
 « pecté du monde entier, donnera

« à l'Europe une paix glorieuse qui
 « l'indemniserà des sacrifices de
 « toute espèce qu'il a faits depuis six
 « ans. Vous rentrerez alors dans vos
 « foyers, et vos concitoyens diront
 « en vous montrant : *Il fut de l'ar-*
 « *mée d'Italie.* »

Une colonne de notre armée, qui approcha de Modène, força ce souverain à signer une armistice avec Bonaparte, à condition de payer à

* Toutes les proclamations de Bonaparte sont fortes de choses et d'idées. On n'y rencontre point ces lieux communs si insipides, et qui sont, pour s'exprimer trivialement, *des selles à tous chevaux*. Elles portent de plus un caractère de grandeur et d'héroïsme qui en impose et commande l'admiration.

Les mots d'ordre du vainqueur de Maringo sont encore remarquables par un laconisme sublime, et ces idées grandes et élevées qui en font la base. Lorsque le général Desaix vint à l'armée d'Italie, Bonaparte fit mettre à l'ordre de l'armée l'ex-

la république française 750,000 liv. en espèces, 250,000 en denrées, poudre et autres munitions de guerre, et de livrer en outre vingt tableaux à prendre dans la galerie de ses états.

Bonaparte partit de Milan, et ne laissa dans la ville que les troupes nécessaires pour faire le blocus du château. A peine arrivé à Lodi, il fut instruit que, trois heures après son départ, Milan et Pavie s'étaient révoltés, et qu'on avait sonné le tocsin dans la Lombardie : il rebroussa aussitôt chemin avec 300 cavaliers et un bataillon de grenadiers, fit enfoncer les portes de la

pression de sa haute estime pour ce général en ces termes :

« Le général en chef avertit l'armée d'Italie que
 « le général Desaix est arrivé de l'armée du Rhin,
 « et qu'il va reconnaître les positions où les français
 « se sont immortalisés »

ville, qui avait juré de ne pas se rendre tant qu'elle aurait des murailles ; fit fusiller la municipalité coupable de la révolte, et prit deux cents otages.

Ces actes de vigueur, déployés avec célérité, comprimèrent dans sa naissance cette conspiration, et déconcertèrent entièrement les vues de ses ennemis, qui croyaient par-là pouvoir suspendre ses succès, et l'arrêter dans sa marche victorieuse.

C H A P I T R E I V

Passage du Mincio. — Combat de Borghetto. — Blocus de Mantoue. — Prise de Véronne , Peschiera et de Livourne. — Armistice signée avec différentes puissances de l'Italie.

LES autrichiens avaient reculé , après la bataille de Lodi , jusqu'au-delà du Mincio , où ils prirent une forte position , pour pouvoir défendre le passage de la rivière. Ils avaient aussi pour se défendre la forteresse de Peschiera , situation très-importante que les venitiens leur avaient permis d'occuper contre tout droit des gens.

Après plusieurs marches et contre-marches savantes , Bonaparte s'avança avec son armée , se dirigeant sur Borghetto , où il avait résolu de passer le Mincio. Toutes ses approches étaient défendues par l'avant-garde ennemie , forte de 3 à 4000 hommes et de 1,800 chevaux. Notre cavalerie , flanquée par nos mabiniers et nos grenadiers , chargea avec beaucoup de bravoure , et mit en déroute la cavalerie ennemie. Les autrichiens s'empressèrent alors de passer le pont , et d'en couper une arche. L'artillerie légère engagea aussitôt la canonnade. On raccommodait avec peine le pont sous le feu des batteries ennemies , lorsqu'une cinquantaine de grenadiers impatients se jetèrent à l'eau , tenant leurs fusils sur leurs têtes , ayant de l'eau jusqu'au menton.

Cette action intrépide étonna les ennemis ; ils lâchèrent pied. L'armée passa le Mincio, et s'empara de Valleggio, quartier-général de Beaulieu. Une division se porta sur Peschiera, et trouva la place évacuée par l'ennemi, qui craignit qu'on ne lui coupât les gorges du Tyrol. Dans les différentes affaires qui eurent lieu dans cette marche, les autrichiens perdirent 1,500 hommes, 500 chevaux, 5 pièces de canon et des bagages.

Les autrichiens se trouvant entièrement chassés d'Italie, les avant-postes de l'armée française s'avancèrent sur les montagnes d'Allemagne. On prit Vérone pendant que le reste de l'armée investissait la place de Mantoue. Le manque d'artillerie suffisante pour faire le siège de cette ville, et les grandes cha-

leurs qui régnaient alors, décidèrent Bonaparte à n'en faire que le blo-
cus. jusqu'à ce qu'on eût pu rassem-
bler tous les moyens d'attaque.

L'armée avait surmonté de grands obstacles ; mais de plus grands se présentaient encore : tandis qu'on s'occupait à consolider les conquêtes qu'on venait de faire, il fallait ap-
paiser les troubles qui s'élevaient dans les fiefs impériaux, terminer les différens de la France avec Mo-
dène, Rome et Naples, et chasser les anglais de Livourne. Une divi-
sion de l'armée marcha sur Livourne, et s'en empara : Bonaparte fit pré-
venir le duc de Toscane que l'ar-
mée se conduirait d'après les prin-
cipes de la plus sévère neutralité, et qu'on respecterait le pavillon, la garnison et les propriétés du souve-
rain et de ses peuples.

La marche des troupes qui s'avançaient sur Rome causa encore une plus grande inquiétude au pape. On s'empara de Bologne, du château d'Urbain et de celui de Ferrare. Pour éviter sa ruine entière, le pontife de l'église s'empressa de signer une armistice, par laquelle il renonça aux légations de Bologne et Ferrare, remit entre les mains des français la ville et la citadelle d'Ancône, et eut à payer vingt millions, et de donner cent objets d'arts choisis dans les musées de Rome, et cinq cents manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Tous les petits princes d'Italie firent leur paix particulière, et le roi de Naples signa une armistice avec Bonaparte, en même tems qu'il envoyait un ambassadeur à Paris solliciter la paix.

L'armée française dominait alors

le détroit de Sicile jusqu'aux gorges du Tyrol ; le château de Milan avait capitulé après onze jours de tranchée ouverte ; un train formidable de grosse artillerie , enlevée aux ennemis , fût employée pour le siège de Mantoue ; on organisa ensuite les troupes du pays pour assurer la liberté qui venait d'éclorre.

C H A P I T R E V.

Arrivée de Wurmser avec un renfort de 25,000 hommes. — Echec éprouvé par l'armée française, et levée du siège de Mantoue. — Succès éclatans de nos armées à Lonado, Salo et Gavardo. Bataille de Roveredo, gagnée par les français. — Prise de Trente. — L'armée autrichienne poursuivie jusque dans les gorges du Tyrol.

JUSQU'ICI on a vu l'armée française marcher de triomphe en triomphe on lui a vu renverser tous les obstacles qui se présentaient devant elle, détruire des armées entières, s'emparer des principales villes d'Italie, et

semer partout devant elle l'épouvante et la terreur. La scène va changer au moment , et montrer cette même armée éprouvant quelques échecs et reculant un instant pour s'élancer de nouveau avec plus de force et de vigueur contre ses ennemis , et les faire repentir de leurs succès éphémères.

Le général Beaulieu avait été rappelé ; on avait envoyé à sa place le maréchal de Wurmsér avec de nouvelles troupes. Notre armée , au contraire , s'affaiblissait chaque jour par les détachemens qu'il fallait séparer pour veiller à la conservation des places et des points importants.

L'armée autrichienne était augmentée de 25,000 hommes , et présentait une force bien supérieure au corps de l'armée française. Celle-ci fut attaquée sur tous les points qu'elle occupait des deux côtés du lac de

Garda. Battue partout , elle abandonna Salo , Brescia , la Corona , Rivoli , Véronne , et leva précipitamment le siège de Mantoue , laissant dans ses retranchemens 140 bouches à feu.

Mais ces triomphes de l'armée ennemie furent de courte durée , et ne servirent qu'à déployer de nouveau le génie et les grands talens ! Bonaparte , à redonner plus d'énergie à nos troupes , et à rendre plus éclatante la nouvelle défaite de l'ennemi.

La force la plus considérable de notre armée marcha sur Brescia , chassa l'ennemi dans les montagnes , et s'empara de ses tentes et de ses magasins. Dans cet intervalle , Wurmser passe le Mincio pour nous attaquer. L'armée marche au - devant de lui , l'attaque dans Castiglione ,

lui fait 2,000 prisonniers , tue 500 hommes , et s'empare de 18 pièces de canon. A Lonado , nous perdîmes deux pièces d'artillerie , un général et une partie de la dix - huitième demi-brigade qui formait l'avant-garde. Bonaparte arrive , attaque l'ennemi avec fureur , reprend le général et sa troupe , et poursuit l'ennemi jusqu'à Desenzano. Une division de l'armée lui coupe la retraite et le rejette sur le lac. L'ennemi laissa 2,000 prisonniers, 600 hommes tués , sept pièces de canon et deux généraux.

Une autre colonne républicaine attaque et bat l'ennemi , fait 1,900 prisonniers , et prend 150 chevaux. L'armée française prend position sur la ligne de Lonado. L'ennemi s'établit avec toutes ses forces en arrière de Castiglione , prolonge sa droite

au Mincio , et sa gauche vers la Chiésa , et se dispose à livrer bataille. Bonaparte , sentant combien il est important de le prévenir , et que pour cela il faut détacher sa division à Salo et Gavardo , se porte lui-même sur ces points , n'ayant plus que 1,200 hommes à sa suite.

Ce fut dans ces circonstances qu'un parlementaire ennemi se présenta à Lonado. On l'introduit les yeux bandés : cet officier déclare que la gauche de l'armée française est cernée , et que son général fait demander si les français veulent se rendre.

« Allez dire à votre général , lui
 « répond Bonaparte , que , s'il a
 « voulu insulter l'armée française ,
 « je suis ici ; que c'est lui-même et
 « son corps qui sont prisonniers ;
 « qu'il a une de ses colonnes coupée

« par nos troupes à Salo , et par le
 « passage de Brescia à Trente ; que
 « si , dans huit minutes , il n'a pas
 « mis bas les armes , que s'il fait tirer
 « un seul coup de fusil , je fais tout
 « fusiller. Débandez les yeux à Mon-
 « sieur. Voyez le général Bonaparte
 « et son état-major au milieu de la
 « brave armée républicaine. Dites à
 « votre général qu'il peut faire une
 « bonne prise. »

On redemande à parlementer. Pen-
 dant ce tems , tout se dispose pour
 l'attaque. Le chef de la colonne en-
 nemie demande à être entendu : il
 propose de se rendre ; il veut capi-
 tuler. « Non , répond Bonaparte ,
 « vous êtes prisonniers de guerre. »
 L'ennemi veut se consulter. Bona-
 parte donne aussitôt l'ordre de faire
 avancer l'artillerie légère , et d'at-
 taquer ; alors le général ennemi ,

qui s'écrie : *Nous sommes tous rendus.*

Trois bataillons autrichiens forts de 4,000 hommes et 200 hulans, ayant 4 pièces de canon, et rangés en bataille, furent forcés par 1200 hommes à déposer les armes.

Une présence d'esprit admirable, le sentiment bien senti de ses forces et de son génie, et par-dessus tout cette témérité audacieuse qui n'a plus rien à calculer, lorsque le danger presse, et qu'il n'y a plus de ressources, surmontèrent des obstacles que n'eurent pu vaincre la prudence avec ses lenteurs, et l'art militaire avec tous ses stratagèmes et toutes ses ruses; et s'il est une occasion où Bonaparte ait fait preuve de cette sagacité profonde qui voit le danger, et qui calcule rapidement les moyens de l'éviter, et d'en faire

tourner heureusement les résultats à son avantage , certainement c'est dans cette conjoncture. C'est le génie qui, d'un seul coup d'œil , voit , ordonne et exécute.

Tous les corps ennemis de Gavardo et de Salo détruits , Bonaparte ordonne un mouvement général sur Castiglione et Stevère : on marche toute la nuit , et à la pointe du jour , presque toute l'armée se trouva en présence de celle du général Wurmser , forte de 25 mille hommes : on l'attaque avec impétuosité , on le culbute et on le poursuit jusqu'au Mincio. Quinze pièces de canon , 120 caissons pris , et 800 hommes faits prisonniers , furent le résultat de ce combat. L'ennemi , par suite de plusieurs autres combats , fut obligé de lever le siège de Peschiera , et de quitter la ligne du Mincio.

L'armée française reprit alors toutes ses positions , et chassa de tous les points les autrichiens qui , depuis six semaines , menaçant d'envahir toute l'Italie , furent obligés d'aller se réfugier dans les montagnes du Tyrol. Après plusieurs succès marqués , on recommença le blocus de Mantoue.

Une partie de l'armée passa l'Adige , et l'autre se porta sur les hauteurs qui séparent les états de Venise du Tyrol. Après quelques escarmouches entre les troupes avancées , les deux armées se trouvèrent en présence : un combat très-vif s'engage ; mais bientôt l'ennemi plie partout , et se retire à Roveredo. Les autrichiens , battus sur tous les points , profitent des difficultés du pays pour exécuter leur retraite sur Trente. Wurmser rallie quelques troupes pour couvrir cette ville , et

donner le tems à son quartier-général de l'évacuer, Bonaparte prenant alors de nouvelles dispositions, fit attaquer l'ennemi par un feu vif d'artillerie, et par des tirailleurs, et obligea Wurmser d'abandonner l'entrée de la gorge, en laissant 7,000 prisonniers, 25 pièces de canon, 50 caissons, 7 drapeaux. Tels furent les fruits de la bataille de Roveredo, une des plus heureuses de la campagne.

Quelques jours après, la ville de Trente tomba au pouvoir de l'armée française : l'ennemi fut poursuivi avec vigueur, en laissant entre nos mains quelques centaines de prisonniers, avec un étendard du régiment de Wurmsers, Hessois.

Dans les différentes actions qui avaient eu lieu jusqu'à la prise de Trente, les autrichiens perdirent,

en comptant les morts , les blessés
et les prisonniers , 24,661 hommes ,
105 pièces de canon , 210 caissons et
400 chevaux de hulans.

Tel fut le sort de cette colonne ,
forte de 30 bataillons , tirée de l'ar-
mée du Rhin , et l'élite des troupes
autrichiennes , qui devait recon-
quérir l'Italie , et faire de ce pays
le tombeau de nos armées , comme
il l'avait été du tems de Louis XII
de Charles VIII et de François I.

C H A P I T R E V I.

*Passage des gorges de la Brenta. —
Bataille de Bassano. — Combat
de Céria. — Bataille de Saint-
Georges. — Perte considérable de
l'ennemi, en hommes, chevaux
et bagages.*

L'ARMÉE française arrêtée un moment au milieu de ses brillans succès, poursuit sa marche, et vole à de nouveaux triomphes : nous allons la voir, sous son intrépide chef, enlever le boulevard des états de l'empereur, et s'avancer dans le Tyrol et la Carinthie.

Après un combat où l'ennemi perdit 10 pièces de canon et 4,000 hommes faits prisonniers, l'armée

française traversa les gorges de la Brenta. Elle trouva celle de l'empereur au débouché de ces mêmes gorges , où elle avait pris une forte position : les ennemis tinrent quelque tems ; mais , graces à l'impétuosité des colonnes républicaines , ils furent mis partout en déroute. On le poursuivit en avançant sur Bassano , où étaient Wurmser et son quartier général. Deux divisions y entrent , l'une par la droite , l'autre par la gauche , fondent sur les pièces qui défendent le port de la Brenta , enlèvent ces pièces , passent le pont , et pénètrent dans la ville. Cinq mille prisonniers , 35 pièces de canon , 200 fourgons , une partie des bagages de l'armée et 5 cinq drapeaux , furent les heureux résultats de cette journée. Un instant de plus , le général Wurmser et tout le trésor de l'armée tom-

baient entre les mains des républicains.

Wurmser , obligé d'abandonner Bassano , et ne pouvant franchir la Brenta , deux divisions de notre armée lui fermant le passage , n'eut plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue : il fila en conséquence toute la nuit le long de l'Adige , qu'il passa à Porto-Legnago. Bonaparte donna ordre à une division de se porter à Sanguinetto , afin de barrer le passage à Wurmser ; mais une espèce de mal-entendu fit que , des deux chemins qui conduisent à Sanguinetto , on prit celui qu'on devait laisser.

A Céria , on rencontra la tête de la division de Wurmser : on lui culbuta plusieurs escadrons de cavalerie , on s'empara même du village et du pont sur lequel l'ennemi devait pas-

ser. Mais il fit ses dispositions , défit notre avant-garde , reprit le pont et le village de Céria. Bonaparte , aussitôt qu'il eut entendu le canon , se porta au lieu du combat , dans la plus prompte diligence ; il n'était plus tems , et il fallut se résoudre à laisser échapper l'ennemi , qui , selon toutes les probabilités , devait être , ce jour-là , obligé de poser les armes et de se rendre prisonnier.

Wurmser fila alors toute la nuit sur Mantoue avec une telle rapidité , qu'il arriva le lendemain à Nogara ; et ayant appris qu'on avait oublié de couper le pont de la Villa-Imprenta sur la Molinella , il prit sa direction sur ce point. Dans cet intervalle , l'armée française s'emparait de Porto-Legnago , faisait la garnison prisonnière , et reprenait les 500 hommes que Wurmser nous avait fait

prisonniers , au combat de Céria, et qui , par ce moyen , furent délivrés.

Une division de l'armée se porta sur Mantoue , pour obliger l'ennemi à rentrer dans la place , en s'emparant du faubourg Saint-Georges. Le combat s'engagea à Mioli : malgré la perte que nous y éprouvâmes , nous restâmes maîtres du champ de bataille , éloigné de deux milles du faubourg Saint-Georges.

Bonaparte tâchait , néanmoins , par tous les moyens possibles , d'engager l'ennemi dans une affaire sérieuse hors des remparts. L'action eut bientôt lieu : après un combat des plus vifs , l'ennemi se trouva percé par le centre , et nous laissa maîtres de Saint-Georges.

On fit dans cette bataille 2,000 prisonniers , et 25 pièces de canon tombèrent en notre pouvoir. Les au-

trichiens , en outre , eurent 2,500
tués ou blessés.

Cette journée nous rendit maîtres
d'un poste important , et prépara
à l'armée française de nouveaux
triomphes.

C H A P I T R E V I I.

Bataille d'Arcole.

LA décision du plus grand succès tient souvent à un fil : si le pont de la Villa-Imprenta se fût trouvé coupé, si l'on eût pas pris une route pour l'autre, Wurmser eût été forcé de poser les armes avec le reste de l'armée impériale, Mantoue eût capitulé, le peu de troupes autrichiennes, qui restaient dans le Tyrol et le Frioul eût été chassé, la campagne était finie, et le sort de l'Italie décidé.

Wurmser rentra dans Mantoue. L'empereur fit filer de nouveau 50,000 hommes, sous les ordres des généraux Alvinzy et Davidoviche.

Cette nouvelle armée marcha vers Vérone pour opérer sa jonction avec celle du Tyrol. Bonaparte , qui sentait la nécessité de l'en empêcher en lui livrant bataille , vint à sa rencontre , passa l'Adige , et fit ses dispositions pour l'attaquer par le flanc et ses derrières. L'ennemi , qui avait eu avis de ces mouvemens , avait jeté dans le village d'Arcole (extrêmement fort par sa position , au milieu des canaux) un régiment de croates et quelques régimens hongrois. Ce village arrêta l'avant-garde de notre armée pendant toute la journée , malgré tous les efforts de nos généraux qui , sentant de quelle importance était cette position , se précipitèrent , à la tête de nos colonnes , pour les obliger à passer le petit pont. Presque tous furent blessés. Augereau , saisissant un drapeau , le porta

jusqu'à l'extrémité du pont : il resta là plusieurs minutes sans produire aucun effet. Cependant il fallait passer ce pont, ou faire un détour de plusieurs lieues, qui aurait fait manquer toute l'opération.

Bonaparte, sentant toute l'importance de l'action, se porta en personne, avec tout son état-major, à la tête de la division d'Augereau, et demanda aux soldats s'ils étaient les mêmes qui avaient forcé le pont de Lodi, et voyant leur enthousiasme renaître, il saute en bas de son cheval, saisit un drapeau, s'élance à la tête des grenadiers, et court sur le pont en leur criant : *Suivez votre général*. La colonne s'ébranla un instant, et l'on était à trente pas du pont, lorsque le feu de l'ennemi la fit reculer, au moment même où il allait prendre la fuite.

Alors il fallut renoncer à forcer le village de front, et attendre qu'une colonne, qui devait le tourner, put arriver. Elle n'arriva que la nuit, s'empara du village, et fit quelques centaines de prisonniers.

Le détachement ennemi qui descendait le pont et le village d'Arcole l'évacua pendant la nuit. Il eut le tems de se replier sur le corps d'armée pour recevoir nos troupes. A la pointe du jour, le combat s'engagea partout avec la plus grande vivacité. Enfin, après une vigoureuse résistance, il fut obligé de plier sur tous les points.

On ne doit pas oublier ici une circonstance qui contribua en partie au succès de cette journée : Bonaparte avait ordonné à un officier des guides de choisir vingt-cinq hommes de sa compagnie, de longer l'Adige une

de mi-lieue, de tourner tous les marais qui appuyaient la gauche de l'ennemi, et de tomber ensuite au grand galop sur leur dos, en faisant sonner plusieurs trompettes.

Cette manœuvre réussit si parfaitement, que l'infanterie ennemie se trouva ébranlée, et qu'elle fut mise entièrement en déroute par une petite colonne de 800 hommes, que Bonaparte avait fait filer par Porto-Legnago. Une division de l'armée se reporta au centre, marcha droit au village d'Arcole, et poursuivit l'ennemi jusqu'à la nuit qui l'empêcha d'aller plus avant.

Les résultats de cette mémorable journée furent 5,000 prisonniers, 4 drapeaux, 18 pièces de canon, 4,000 morts et autant de blessés.

La perte de l'armée française, quoique peu considérable, fut très-

sensible , en ce qu'il y eut beaucoup d'officiers de distinction tués et blessés.

Le corps législatif décréta alors que les drapeaux tricolors que les généraux Bonaparte et Augereau avaient portés à la bataille d'Arcole contre les bataillons ennemis , leur seraient donnés à titre de récompense par la nation.

Après la longue et sanglante bataille d'Arcole , dans la nuit , Bonaparte se déguisa en simple officier , et alla parcourir le camp ; il y trouva une sentinelle profondément assoupie , la tête appuyée sur la crosse de son fusil. Aussitôt il la prit , la posa doucement à terre , s'empara de son fusil , et fit la faction pendant deux heures , au bout desquelles on vint le relever. Ce soldat se réveille : quelle est sa surprise ! un jeune officier fait

la faction à sa place ! Cette aventure l'épouvante ; mais il est bien effrayé davantage lorsqu'observant attentivement l'officier , il reconnaît le général en chef. — « Bonaparte ! s'é-
« cria-t-il , je suis perdu. — Non ,
« lui répond le général avec dou-
« ceur , rassure-toi , mon camarade ;
« après tant de fatigues , il est bien
« permis à un brave comme toi de
« s'endormir ; mais une autrefois
« choisis mieux ton tems. »

CHAPITRE VIII.

*Bataille de Rivoli et d'Anguiari.
— Provera fait prisonnier avec
toute sa colonne.*

MALGRÉ la continuité des succès de l'armée française, et la perte de la bataille d'Arcole, l'empereur, loin de se décourager, redoubla d'efforts. On fit de nouvelles levées d'hommes, on enrôla volontairement les jeunes gens de Vienne, et on dégarnit les frontières, pour former une nouvelle armée de 45,000 hommes, que l'on fit précéder et suivre d'une nombreuse artillerie. Le pape de Rome rassemblait en même tems le peu de troupes qu'elle pouvait mettre sur pied; elle les fit marcher vers la

Romagne , pour inquiéter les états qui s'étaient déclarés libres.

Bonaparte , après avoir assuré ses derrières , marche avec la plus grande rapidité pour s'opposer aux autrichiens qui avaient déjà obtenu quelques légers avantages.

A Saint-Michel , il s'engagea un combat où l'ennemi , après avoir obtenu quelques avantages , fut repoussé avec perte de 700 prisonniers et de plusieurs pièces de canon. A Corona , il perdit 300 prisonniers.

Il y eut ensuite différentes attaques de l'ennemi , qui annoncèrent un mouvement général ; mais on était encore incertain s'il se porterait sur Rivoli ou sur le bas de l'Adige. Bonaparte se tint à Vérone pour observer tous les mouvemens de l'armée autrichienne , et pouvoir se porter où les circonstances l'exigeraient.

Bientôt on connut tous ses desseins : alors Bonaparte fit approcher ses troupes sur Rivoli. Il partit ensuite en poste avec son état-major pour se rendre à Rivoli , où il arriva au milieu de la nuit , qu'il employa à reconnaître le terrain et la position de l'ennemi qui occupait une ligne imposante , forte d'environ 20,000 hommes.

Le combat commença à s'engager sur le matin. On se battit avec un acharnement égal de part et d'autre. Le succès fut d'abord douteux : mais de nouvelles dispositions prises en un clin d'œil , et exécutées avec la même célérité , changèrent la face du combat : l'ennemi fut battu complètement sur toute sa ligne , et rebuté dans le bas de l'Adige , avec perte de plusieurs canons.

Dans cet intervalle , Bonaparte

avait été instruit que l'ennemi , qui se croyait sûr de nous battre , avait fait marcher un corps de 4,000 hommes , qui se trouvait en bataille derrière Rivoli , pour nous tourner et couper nos communications avec Peschiera et Véronne ; mais cette situation n'inquiéta ni le général en chef , ni les militaires éclairés. Les soldats avaient une si grande confiance dans Bonaparte , et regardaient la chose de si grand sang froid , qu'ils disaient au même instant que le front de la ligne se battait avec le plus de chaleur : *Eh bien ! ceux-là sont encore à nous.*

Bonaparte avait disposé deux bataillons pour faire face à cette colonne ennemie , qui nous avait tournés. Quelques troupes vinrent encore se joindre à ces deux bataillons. On s'observait de part et d'autre : les

autrichiens criaient à nos gens : *Nous les tenons*, et ils se partageaient déjà nos dépouilles. Leur espoir ne fut pas de longue durée. Trois fois les troupes autrichiennes, sortant par le bas de l'Adige, se portèrent avec fureur pour emporter le retranchement, et trois fois ils n'y trouvèrent que la mort. La colonne ennemie qui nous avait tournés fut ensuite attaquée avec la plus grande impétuosité, et mise en même temps en déroute, en laissant après elle 3,000 prisonniers.

Pendant que l'armée française combattait tout ce qui se trouvait devant elle, Bonaparte apprit qu'une colonne ennemie, d'environ 10,000 hommes, sous le commandement du général Provera, avait passé l'Adige à force ouverte, et sous le feu d'une artillerie nombreuse à Anguiari ; qu'un de nos généraux avait été

obligé de se retirer à Rome ; qu'on n'avait aucunes nouvelles de l'autre ; et que la communication entre lui et Véronne pouvait être coupée : il se porta aussitôt sur Villa-Franca avec quelques troupes , où il apprit que l'ennemi marchait sur Saint-Georges à Mantoue.

Il n'est pas inutile de rapporter ici une action qui eut lieu dans ces circonstances , et qui nous rappelle ces duels héroïques et ces faits chevaleresques qui eurent lieu autrefois dans les armées , et qui souvent décidaient de la victoire.

Un régiment de dragons et un escadron d'Ilerdendy s'étant trouvés en présence , les autrichiens défièrent les dragons avec l'arrogance germanique. Aussitôt le C. Duvivier , commandant l'escadron français , s'élance

sur le chef de l'escadron ennemi , le sabre et le renverse.

Ce fut le signal du combat et de la charge : les autrichiens furent culbutés , et leur défaite suivit de près celle du chef.

Bonaparte se rendit ensuite à Roverbella, où il apprit que le général Augereau avait réuni ses forces pour tomber sur la colonne de Provera entre Anguillara et Roverguiera. Provera , qui n'avait d'autre but que de se porter sur Mantoue , ne fut attaqué que par la gauche de la colonne. Cette attaque fut faite avec tant d'audace et d'intelligence , qu'il laissa 2000 hommes prisonniers, 40 officiers et 14 bouches à feu.

Le lendemain , Bonaparte sut que ce général autrichien , arrivé sous Saint-Georges , avait sommé le général Miolis , qui défendait ce poste ,

de se rendre ; il apprit en même tems que ce général avait répondu *qu'il se battait, et qu'il ne se rendait pas.* *

Le même jour , une autre division de notre armée attaqua l'ennemi, qui fut entièrement défait, et enveloppa 6,000 hommes, qui mirent bas les armes. ** Tout ce qui était sur le bas de l'Adige se retira en déroute vers le Tyrol.

Bonaparte se porta à Saint-Antoine, et donna ses ordres pour at-

* C'est à ces hauts faits qu'il doit reconnaître le caractère d'un brave militaire, et c'est au burin de l'historien à transmettre ces traits remarquables, et à la poésie à les chanter.

** Je n'ai jamais pu concevoir comment 6,000 hommes bien armés, pourvus de munitions, et ayant de l'artillerie, pouvaient se rendre, et je serai longtemps à le concevoir, à moins de les supposer dans une gorge de montagnes ou dans un défilé ; car 6,000 hommes braves et aguerris peuvent toujours faire une trouée, et passer sur le ventre de leur ennemi.

taquer la colonne de Provera le lendemain, le dessein de ce général étant de se réunir à une forte sortie de la garnison de Mantoue , pour nous combattre avec avantage. Le but de Bonaparte était d'empêcher la jonction, et d'entourer cette colonne. Elle fut attaquée vivement : la garnison de Mantoue fit alors une sortie vigoureuse ; mais elle ne put jamais se joindre à la colonne de Provera. En même tems qu'une partie de nos troupes tournait la colonne du général autrichien , le général Mislis , qui était dans Saint-Georges , fit une sortie si à propos , que Provera , dont une partie de l'infanterie et de la cavalerie avait déjà mis bas les armes , se trouva cerné avec tout le reste de sa colonne , et fut forcé de mettre bas les armes , sous la seule réserve que les officiers conserve-

raient leurs chevaux et les effets qu'ils avaient sur eux.

Le général Provera, 6,000 hommes d'infanterie et 700 cavaliers mirent bas les armes, et furent faits prisonniers de guerre. Vingt-deux pièces de canon, tous les caissons et bagages de la colonne tombèrent en notre pouvoir. Dans le nombre des prisonniers se trouva tout le corps de volontaires dont le drapeau avait été brodé par l'impératrice elle-même, qui leur en avait fait présent.

CHAPITRE IX.

Reddition de Mantoue.

QUAND on réfléchit quelques instans sur les opérations savantes et les succès éclatans de l'armée d'Italie sous son invincible général ; quand on pense aux obstacles presque insurmontables qu'elle a vaincus, et qu'on se la représente au milieu d'un peuple ennemi, ayant devant elle à combattre des armées puissantes, et commandées par les généraux les plus renommés par leur tactique, les combattre et les détruire successivement, on peut s'imaginer que tout cela n'est qu'un roman fait à plaisir ; mais quand la conviction des faits succède à ce moment d'illusion, alors un senti-

ment profond d'admiration s'empare de l'ame ; elle s'électrise , s'exprime avec enthousiasme , et veut le faire partager à tout ce qui l'entoure ; elle s'identifie alors avec les héros de l'Italie , et brûle de les suivre dans une carrière si glorieuse.

Le blocus de Mantoue avait duré six mois. Pendant ce tems , la garnison , qui était forte de 15,000 hommes , fit les plus grands efforts pour rétablir ses communications avec les débris des diverses armées ennemies qui avaient été battues sur tous les points. Les sorties vigoureuses qu'elle faisait journellement ne contribuèrent qu'à l'affaiblir ; la famine bientôt se fit sentir , sans espoir d'aucun secours ; enfin les victoires rapides des français l'obligèrent enfin à se rendre , après s'être défendue jusqu'à l'extrémité , en man-

geant 5,000 chevaux. Elle fut investie pour la première fois en l'an IV ; ce fut le général Kilmaine qui établit le second blocus , et qui fit fortifier Saint-Georges , qui servit si bien depuis pour se rendre maître de cette forteresse , qui fut occupée le 15 pluviôse de l'an V. On y trouva :

533 bouches à feu , 11,515 fusils , 4,084 pistolets , 14,514 bombes , 182,329 boulets , 520,000 livres de poudre , 401,539 gargousses et cartouches de tous calibres , 36,101 livres de fer , 321,400 de plomb ; 184 charriots ou caissons.

La reddition de cette place importante , le boulevard de l'Italie , couronna les succès presque inouïs de l'armée française ; mais tout n'était pas fait , il fallait encore combattre et vaincre , il fallait forcer l'ennemi à la paix : mais tout cela ne donna point

une armée et un chef invincibles qui ,
à chaque action , semblaient prendre
de nouvelles forces et redoublaient
d'efforts : on marcha donc à de nou-
veaux combats et à de nouveaux
triomphes.

C H A P I T R E X.

Passage de la Piave et du Tagliamento. — Combats de Cascevola et de Clausin. — Préliminaires de paix signés à Léoben.

L'ARMÉE de l'empereur, alors commandée par le prince Charles, qui s'était distingué sur les bords du Rhin, occupait la rive de la Piave : l'armée française se trouvait placée de l'autre côté de la rivière.

A la pointe du jour, une division de nos troupes passa la Piave, et culbuta tous les corps ennemis qui voulurent s'opposer à son passage.

Une autre division enveloppa l'arrière-garde de l'ennemi, et lui fit

700 prisonniers , parmi lesquels se trouva le général Lusignan , qui commandait tout le centre.

Toutes les divisions de notre armée s'avancèrent jusqu'à Valvaso : le général Guyeux , à la tête de sa division arriva sur les bords du Tagliamento : l'armée ennemie était alors retranchée de l'autre côté de la rivière , dont elle voulait disputer le passage. La division reçut l'ordre de passer la rivière ; malgré quelques charges de cavalerie qui neurent aucun succès , la rivière fut passée , et l'ennemi mis partout en déroute. Il tenta de déborder notre droite avec sa cavalerie ; mais elle fut aussitôt culbutée , et son général fait prisonnier. Malgré les ombres de la nuit , le village de Grandisca fut emporté , et l'ennemi mis en pleine déroute. Le prince Charles n'eut que le tems de se sau-

ver. Six pièces de canon, un général, plusieurs officiers supérieurs, et 500 prisonniers furent les résultats de cette journée. Une autre division s'empare du fort de la Chiusa, rencontre et bat l'ennemi qui veut lui disputer le passage du pont de Céva-Sola. Gradisca est bloquée ; les hauteurs qui dominent la place sont occupées, et toute retraite est coupée à la garnison. On la somme de se rendre, et elle capitule. Trois cents prisonniers, l'élite de l'armée du prince Charles, 40 pièces de canon, et 8 drapeaux furent le fruit de cette manœuvre.

L'armée autrichienne, battue pour ainsi dire partout, effectua alors sa retraite avec tant de précipitation, qu'elle abandonna ses hôpitaux, contenant 1,500 malades, et tous les magasins de vivres et de munitions de

guerre : on la poursuivit dans les gorges de Caporetto ; la Chiusa autrichienne fut enlevée de vive force , malgré ses retranchemens. Une colonne ennemie , activant sa marche , vint tomber au milieu de l'une de nos divisions , et fut faite prisonnière après un léger combat : 30 pièces de canon , 400 chariots , 5,000 hommes et 4 généraux tombèrent en notre pouvoir. Les colonnes françaises traversaient alors le Tyrol , qui fut toujours regardé comme un des plus fermes boulevarts des états autrichiens.

Les corps ennemis qui se trouvèrent sur le Lavis furent enveloppés. On fit 4,000 prisonniers , on prit 3 pièces de canon , et on tua près de 2,000 hommes.

Malgré des défaites si multipliées , l'ennemi paraissait vouloir encore

tenir la rive droite de l'Adige , où il s'était retiré. Une division de notre armée se porte à Salurn ; une autre s'empare du pont de Neumarck , et passe la rivière pour empêcher l'ennemi d'effectuer sa retraite sur Botzen. Mais bientôt une colonne ennemie , commandée par le général Laudon , et qui devait se rendre à Botzen , est dispersée dans les montagnes , avec perte de 600 personnes et de deux pièces de canon. Nos troupes marchèrent ensuite à Clausen , où , malgré les meilleures dispositions de défense faites par l'ennemi , et malgré des rochers inaccessibles , il fut enfoncé et obligé de céder : alors la déroute devint générale ; on lui fit 1,500 prisonniers.

L'ennemi, battu dans le Tyrol, dans la Carinthie et dans la Carniole , Clagenfurth, capitale des deux Ca-

rinthies, pris, toute l'armée républicaine, maîtresse des gorges d'Innspruck, se mit en marche. Une division, formant l'avant-garde, rencontre l'arrière-garde ennemie dans les gorges qui se trouvent entre Freisach et Neumarck, et la culbute dans toutes les positions qu'elle veut prendre. L'archiduc Charles envoie, pour la soutenir, huit bataillons de grenadiers, les mêmes qui avaient pris Kell. Le combat s'engage avec fureur de part et d'autre. L'ennemi avait pris une position superbe, qu'il avait hérissée de canons ; mais elle ne fit que retarder sa défaite : les grenadiers furent mis complètement en déroute, en laissant 600 prisonniers, et le champ de bataille jonché de cadavres. Il partit alors de toute la nuit pour filer. Notre quartier-général se porta à Schieffing,

et battit à Hundsmark l'arrière-garde ennemie.

Tout ployait devant les colonnes républicaines ; ses progrès rapides avaient jeté l'inquiétude et l'alarme au sein de la cour impériale. L'armée française n'était plus qu'à 29 lieues de Vienne : son approche fit recourir aux mesures les plus extraordinaires pour défendre cette capitale, qui se voyait prête d'être envahie. Mais le danger croissant de plus en plus, l'empereur prit le parti de demander une suspension d'armes, qui lui fut accordée. Cette suspension amena des préliminaires de paix qui furent signés à Léoben, village à 29 lieues de Vienne, où l'armée française avait alors formé son camp.

Par ces préliminaires, l'empereur renonçait à la Belgique, reconnaissait les limites de la France telles

qu'elles avaient été fixées par les lois de la république , l'établissement et l'indépendance d'une république dans la Lombardie. Ces préliminaires furent convertis en traité de paix à Campo-Formio.

Dans le premier article du traité, l'empereur déclarait reconnaître *la république française* : Bonaparte interrompit avec dignité : *La république française est comme le soleil sur l'horizon : bien aveugles sont ceux que son éclat n'a pas encore frappés !* Et l'article fut rayé.

Lors de la signature de ces mêmes préliminaires , l'empereur envoya trois des principaux seigneurs de sa cour pour servir d'écuyers : Bonaparte les reçut avec distinction , les invita à dîner , et au dessert il leur dit : « Messieurs, vous

« êtes libres : allez dire à votre
 « maître que si sa parole impériale
 « a besoin de gages , vous ne pou-
 « vez pas m'en servir ; et que vous
 « ne devez pas m'en servir, si elle
 « n'en a pas besoin. » *

Les ministres que l'empereur envoya à Campo-Formio pour traiter de la paix , voulurent y apporter cette finesse et cette astuce si ordinaires aux cours ; mais cette manière de traiter ne pouvait s'accorder avec la franchise et la loyauté de Bonaparte : il s'éleva surtout plusieurs difficultés parce que l'empereur n'avait pas donné à ses ministres des pouvoirs suffisans. Les propositions du gouvernement français n'étant pas écoutées , Bonaparte , dans un moment de vivacité justifié par les cir-

* Voilà ce qu'on appelle du style antique.

constances, prit un cabaret de porcelaine précieuse qui se trouvait sous sa main, et, le brisant en mille morceaux, dit au conseil assemblé : *Ainsi je vous réduirai en poussière, puisque vous le voulez.* Et il sortit sur-le-champ. M... court après lui, sans pouvoir l'atteindre ; il ne peut que rejoindre son secrétaire, auquel il fit mille instances pour l'engager à ramener le général, en lui faisant voir une lettre de quatre pages qu'il écrivait à l'empereur, et l'assurant qu'il avait un moyen sûr de la lui faire parvenir à lui-même. Le courrier partit, et quelques jours après, le traité fut signé.

ANECDOTES SUR BONAPARTE,
*Lors de ses premières campagnes en
 Italie.*

Lorsque Bonaparte apprit la mort
Tome I. I

du général Hoche, il en fut vivement affligé. Il promit mille sequins à celui qui ferait une ode en l'honneur du pacificateur de la Vendée. Un nommé Camille lui adressa les vers suivans :

Tu veux payer des vers pour Hoche ,
 Jeune héros ; demande-les pour toi :
 On te les fera , sur ma foi ,
*Sans que tu fouilles dans ta poche. **

Quelques amis intimes de Bonaparte, causant avec lui amicalement à l'occasion du traité de Campo-Formio, lui représentaient qu'il avait beaucoup avantage l'empereur en lui cédant les dépouilles de la république de Venise, et qu'une des plus anciennes républiques du monde servait, par sa destruction, à dédom-

* Ce vers est trivial, et ne répond pas à la dignité du sujet ; mais la malheureuse nécessité de rimer avec Hoche ! A quelles entraves vous vous trouvez en but, pauvres poètes !

mager un empereur, et encore par les conquêtes d'un général républicain.

Je jouais, répondit le vainqueur, *au vingt et un ; j'avais vingt, et je m'y suis tenu.*

Quelques jours avant son départ pour l'armée d'Italie, Bonaparte traça de mémoire, chez un des amis du C. Courtois, un abrégé de son plan de campagne. Le champ de bataille de Millésimo y est indiqué comme devant être un des premiers théâtres de la défaite de l'ennemi. Il y dit textuellement qu'il chasserait les autrichiens des gorges du Tyrol, et il termina cette esquisse rapide par ces mots : *Et c'est aux portes de Vienne que je vous donnerai la paix.*

Bonaparte était âgé de 26 ans

lorsqu'il alla prendre le commandement en chef de l'armée d'Italie. On rapporte à ce sujet qu'un de ses amis le voyant promu à ce grade, lui dit : *Tu es bien jeune pour aller commander une armée.* — *J'en reviendrai vieux*, lui répondit-il.

Un rapprochement singulier qu'on trouve dans l'histoire, c'est que Bonaparte vint reconquérir l'Italie mille ans après que Charlemagne entra pour la seconde fois dans la Lombardie qu'il avait déjà soumise à ses armes, et de là, vint changer à Rome le sort du monde entier, en fondant à la fin de l'an 800 le nouvel empire, dont tous les états modernes ne sont que les démembremens.

Le C. Arnauld, auteur de la tragédie d'*Oscar*, adressa au général

Bonaparte les vers suivans , en lui envoyant sa pièce à l'armée d'Italie.

Toi, dont la jeunesse occupée ,
Aux yeux d'Apollon et de Mars ,
Comme le premier des Césars ,
Manie la plume et l'épée ;
Qui, peut-être au milieu des champs,
Rédige d'immortels mémoires ,
Dérobe-leur quelques instans ,
Et trouve, s'il se peut, le tems
De me lire entre deux victoires.

Un vieux militaire, distingué par ses services , par son attachement pour la république et Bonaparte, ayant entendu lire dans un journal que ce général commandait à l'affaire de Brœnni, dit d'un ton d'humeur : *S'il se met à combattre à l'avant-garde, quoiqu'il fasse, il peut être sûr de mon ingratitude.*

Bonaparte fut odieux à la majorité

du directoire, qui vit toujours avec une basse jalousie ses succès éclatans; et cette majorité ne renonça jamais au projet de le perdre : au milieu de sa brillante carrière en Italie, c'est ce qu'il lui fit dire :

« Où est en effet le soldat de mon
« armée qui n'ait pas désiré plu-
« sieurs fois d'être affranchi par la
« mort des atteintes de l'envie, de
« la calomnie et des autres pas-
« sions odieuses qui, trop souvent,
« paraissent diriger les actions des
« hommes ? etc. »

On parlait beaucoup de la fortune et du bonheur de Bonaparte lors de ses premières campagnes en Italie : voici, selon un homme d'état, ce qu'on doit entendre par *la fortune* et *le bonheur*, quand on applique ces mots aux succès de ce jeune héros :

« Dans une société où se trouvait Fontenelle, un homme fit coup sur coup plusieurs réparties heureuses. On parla des saillies, et on voulut les comparer à des bonnes fortunes. *Cela est vrai*, dit Fontenelle ; *mais ces bonnes fortunes-là n'arrivent jamais qu'aux hommes d'esprit.*

« Un succès peut dépendre de la fortune, la continuité des succès est au-dessus d'elle. »

« Le maréchal de Villars ayant été nommé pour commander l'armée, un courtisan remarqua, devant Louis XIV, que Villars était *heureux. Heureux ! il l'est trop pour n'être que cela*, répondit le monarque.

« On citait le mot de César aux pêcheurs qui le conduisaient dans leur barque, au milieu d'une lente tempête : *Ne craignez rien,*

« vous portez César et sa fortune ,
« devant un grand capitaine qui a
« eu des succès aussi brillans que
« César , et qui a parlé aussi de sa
« fortune. Il y a , dit-il , plus de sa-
« gesse que d'orgueil dans cette ma-
« nière de s'exprimer , qui est propre
« à frapper les imaginations , sans
« choquer les amours-propres. »

Cette remarque est aussi fine et
aussi juste qu'heureusement ex-
primée.

La conquête d'Italie , en deux ans ,
donna lieu au quatrain suivant , dont
la pensée est aussi juste qu'elle est
heureuse.

Pour asservir le Tibre ,
Annibal en loya seize ans ;
Et pour le rendre libre ,
Bonaparte a mis deux printems.

Linguet disait qu'il y aurait eu

assez d'étoffe dans Voltaire pour en faire plusieurs philosophes et plusieurs littérateurs distingués. Un homme d'esprit, adoptant cette pensée de l'auteur des *Annales Politiques*, a dit qu'il y avait dans Bonaparte de quoi faire plusieurs grands généraux et plusieurs hommes d'état consommés.

LE TRANSPORT IMPRUDENT ;

Dialogue sur Bonaparte.

De ce héros cher aux français ,
 Ça, conte-moi tous les hauts faits ,
 Et buvons un coup par victoire...
 — Tuidieu ! modère ce transport ;
 Tu veux donc rester ivre-mort
 A la moitié de son histoire. ★

★ Ce petit dialogue est du C. Fabien Pillet. La pensée sur laquelle il roule n'est pas tout à fait naturelle. L'acteur Dugazon a dit, long-temps avant le C. Pillet , à peu près la même chose , et il est juste

LA QUESTION RÉSOLUE. **

Je demandais : du héros de la France

On a crayonné cent portraits ,

Et nul encore n'a de ses traits

Bien attrapé la ressemblance.

Bon ! me dit un voisin ,

La réponse t'échappe :

C'est , mon ami , qu'on est bien fin

Quand on l'attrape.

On a découvert , dans les mots
révolution française , une ana-

de rendre à chacun ce qui lui appartient. Mais, au surplus, si cette pensée n'est point une réminiscence, Fabien Pillet pourra s'appliquer les deux vers suivants :

Que ne venait-il après moi ?

J'aurais dit la chose avant lui.

** Si tous les calembourgs offraient autant d'esprit et de finesse, on serait tenté de se réconcilier avec eux, pour un bon, plus de cent de mauvais.
Sic fata volunt.

gramme fort singulière. Voici la manière de la faire : on tire d'abord de *révolution française* le mot VÉTO qui s'y trouve , et après qu'on l'a supprimé , on réunit ce qui reste de lettres , et l'on en forme cette phrase : UN CORSE LA FINIRA.

Des chronologistes d'Italie ont publié que les ancêtres de Bonaparte s'établirent en Corse , il y a quatre cents ans , et qu'ils furent obligés de quitter Sarzana , leur patrie , à l'occasion de la guerre des guelfes et des gibelins , dans laquelle ils avaient pris parti pour défendre l'indépendance nationale. Nous n'entrerons point dans une discussion qui ne peut avoir aucune utilité , et qui ne peut relever la gloire du héros de l'Italie ; il n'a pas besoin de puiser dans le passé pour se créer un mérite qui

ne lui appartiendrait en aucune manière : le présent offre assez d'éclat, et l'avenir une perspective assez brillante pour s'exempter de faire ces recherches.

C H A P I T R E X I.

*Retour de Bonaparte à Paris. —
Congrès de Rastadt.*

A PRÈS la signature du traité de Campo-Formio, Bonaparte revint à Paris, où il reçut les témoignages les plus vifs de la reconnaissance publique: il fut nommé ensuite plénipotentiaire au congrès de Rastadt. Les lenteurs avec lesquelles ce congrès suivit ses opérations, les objets inutiles qu'on y discuta, enfin cette espèce de mauvaise foi qui sembla y régner, tout fit juger d'avance que ce congrès ne voulait point la paix, et que l'empereur cherchait à gagner du tems pour réparer ses pertes, et se mettre sur pied de nouvelles forces. Bona-

parte le sentit un des premiers ; néanmoins il y alla. Il sut allier ensemble ce qu'il se devait à lui-même, et à la nation qu'il représentait. Étonné d'y voir le comte de Fersen, ministre de Suède, ennemi décidé des français, il déclara hautement qu'aucun ministre français ne pouvait et ne devait traiter avec lui. Le comte prudemment se retira, partit pour Stockholm, et le roi son maître le fit remplacer.

Après quelque séjour à Rastadt, il prit le parti de revenir à Paris, où il médita le plan de la conquête d'Égypte.

Cette expédition, une des plus grandes et des plus périlleuses qui jamais aient été conçues, demandait un génie vaste, une ame grande et forte, et un courage intrépide, pour ainsi dire, jusqu'à la témérité. Elle exigeait en même tems un esprit lé-

gislateur , des lumières étendues , une conception vive , et la promptitude dans l'exécution. Celui qui avait conçu le projet était seul capable de l'exécuter : Bonaparte fut donc choisi pour chef de cette expédition. On fit les préparatifs avec activité , et , au mois de floréal de l'an VI , tout se trouva prêt pour tenter cette périlleuse conquête.

Le public murmura de ce que l'un de ses chefs les plus expérimentés quittait la France pour hasarder une conquête que l'on croyait impossible. On pensa un moment que c'était le directoire qui voulait perdre un homme qui commençait à l'offusquer , et dont le mérite et les vertus éclatantes étaient un reproche sanglant de sa conduite. Le public se trompa , comme c'est sa coutume : fut Bonaparte qui conçut le projet ,

qui le proposa , et qui leva toutes les difficultés qui lui furent opposées. Ce projet renfermait les vues de la politique la plus profonde , et fit juger aux gens éclairés que c'était le seul moyen d'attaquer avec avantage la puissance colossale des anglais dans les Indes.

CHAPITRE XII.

EXPÉDITION DE L'ÉGYPTE.

*Coup d'œil sur l'Égypte. — Départ
de la flotte française de Toulon.
— Prise de Malte.*

AVANT d'entrer dans le détail de cette expédition , nous croyons devoir la faire précéder d'un aperçu sur cette belle portion de l'univers.

Ce pays est situé à l'extrémité de l'Afrique qui avoisine l'Asie , entre la mer Méditerranée et la mer Rouge. Il offre par son heureuse position l'entrepôt et la communication la plus naturelle de l'Europe avec l'Asie.

C'est le pays le plus anciennement peuplé et civilisé de tous ceux qui nous sont connus dans l'histoire : c'est de là que se sont répandus dans l'Europe et dans l'Asie les sciences, les arts et les connaissances utiles. * Ses monumens, aussi anciens que le monde, attestent sa splendeur : on n'y peut faire un pas sans y rencontrer des traces de la population et de la civilisation de ce peuple, tandis que presque tout le reste de l'univers connu était plongé dans la barbarie la plus profonde.

Dans tous les tems, et jusqu'à la découverte du Cap-de-Bonne-Espérance par les portugais, l'Egypte fut la route unique par où se faisait le commerce de l'Inde avec l'Europe.

* L' Grèce n'était qu'une colonie égyptienne.

Théâtre brillant des grands conquérans anciens et modernes, c'est à Alexandrie que le grand Alexandre forma le projet, vraiment digne de lui, d'y établir le siège de son empire.

Après la mort de ce conquérant, l'Egypte devint très-florissante sous les règnes des Ptolomées. Alexandrie fut une des plus belles et des plus riches villes de l'univers. Les ruines de ses anciens monumens parlent encore aux générations présentes, et l'histoire confirme que sous cette dynastie de rois, elle prit le plus haut éclat, et s'entourna de tout ce qui pouvait rehausser sa gloire.

Mais il est dans les choses humaines que tout pays, qui a atteint un certain degré de gloire, doit succomber au bout d'un laps de temps.

déterminé , et ne laisser après lui que des ruines qui attestent sa chute ou son envahissement.

Après plusieurs révolutions et quelques changemens de dynastie , l'Egypte est devenue une des provinces du vaste empire ottoman. C'est sous ce joug de fer qu'elle gémissait lorsque Bonaparte y arriva. Elle est aujourd'hui sortie de son obscurité politique : peut-être est-elle encore destinée à changer entièrement de face , et jouer un grand rôle dans la balance des nations. *

Le 21 floréal, Bonaparte, arrivé à Toulon, adressa la proclamation suivante à l'armée maritime :

« Soldats ! vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre : vous

* Voyez les voyages de Savary et de Volney en Egypte.

« avez fait la guerre de montagnes,
 « de plaines , de sièges ; il vous reste
 « à faire la guerre maritime.... Les
 « légions romaines que vous avez
 « quelquefois imitées , mais pas en-
 « core égalées , combattaient Car-
 « tage tour à tour sur cette même
 « mer et aux plaines de Zama. La
 « victoire ne les abandonna jamais ,
 « parce que constamment elles fu-
 « rent braves , patientes à supporter
 « les fatigues , disciplinées et unies
 « entre elles.

« Soldats ! l'Europe a les yeux
 « sur vous : vous avez de grandes
 « destinées à remplir , des batailles
 « à livrer , des dangers , des fati-
 « gues à vaincre : vous ferez plus
 « que vous n'avez fait pour la pros-
 « périté de la patrie , le bon-
 « heur des hommes et votre propre
 « gloire..... Soldats , matelots , ran-

« tassins , canonniers et cavaliers ,
 « soyez unis : souvenez-vous que
 « le jour d'une bataille vous avez
 « besoin les uns des autres. Soldats-
 « matelots , vous avez été jusqu'ici
 « négligés ; aujourd'hui la plus grande
 « sollicitude de la république est
 « pour vous : vous serez dignes de
 « l'armée dont vous faites partie. Le
 « génie de la république , dès sa
 « naissance , l'arbitre de l'Europe ,
 « veut qu'elle le soit des mers et
 « des contrées les plus lointaines. »

Ce fut le 30 floréal an VI qu'on vit sortir du port de Toulon une forte escadre composée de 194 voiles , portant 19,000 hommes de débarquement , non compris 2,000 hommes environ d'employés , artistes , savans , etc. Elle se trouva le 21 prairial à la vue de l'île de Gozzo , où elle

fut rejointe par un convoi parti de Civita-Vecchia , et qui était arrivé depuis trois jours. Le soir même, Bonaparte envoya demander au grand maître la permission de faire de l'eau dans les différens mouillages de l'île : cette permission fut refusée sur de vains prétextes ; alors il fallut employer la force. L'ordre, en conséquence , fut donné à l'amiral Brueys, commandant l'escadre , de faire des préparatifs pour la descente. Le lendemain , nos troupes étaient à terre sur tous les points de l'île , et , malgré une vive canonnade , le soir toute l'île était entièrement soumise , et la ville de Malte investie de toutes parts. La place continua une canonnade très-vive pendant toute la soirée ; les assiégés firent une sortie , mais ils furent repoussés vivement , après leur avoir enlevé le drapeau de l'écure.

On commença alors à débarquer l'artillerie pour former le siège de la place.

Le 23 au matin, le grand-maître fit demander une suspension d'armes.

Le chef de brigade Junot fut envoyé muni de pouvoirs pour signer une suspension d'armes avec lui, s'il consentait, pour préliminaire, à négocier de la reddition de la place. * Les

* L'île de Malte est peu éloignée de la Sicile. Elle fut donnée, en 1530, par l'empereur Charles-Quint, aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, après qu'ils leur eurent enlevé l'île de Rhodes.

L'ordre de Malte était composé de sept nations ou *langues* ; savoir : Provence, Auvergne, France, Italie, Arragon, Castille, Allemagne.

Il fallait faire preuve de noblesse de père et de mère, pour entrer dans l'ordre et être reçu chevalier.

Ces chevaliers faisaient les trois vœux des religieux.

CC. Pousseilgue et Dolomieu furent en outre envoyés pour sonder les

Le chef de l'ordre s'appelait grand-maître. A l'époque de la prise de cette île , c'était Hompeesch qui en était grand-maître.

Le pays ne rapporte presque pas de bled ; mais il produit de très-beaux raisins , du millet , du coton. Le bois y est très-rare.

Malte en est capitale. Cette ville passe pour imprenable non-seulement à cause de ses fortifications, qui sont des plus régulières, mais parce qu'il n'y a pas de terre à cinq cents pas à la ronde.

Le langage qu'on parle dans cette île est un mélange d'arabe corrompu, d'italien, et même d'ancien africain ou carthaginois.

Malte possède le port le plus beau et le plus sûr de la Méditerranée : on l'appelle ordinairement le *Cap de Bonne-Espérance de la Méditerranée*.

On a cru devoir donner une notion succincte de cette île. Ceux qui désireront de plus grands éclaircissemens peuvent consulter l'histoire des chevaliers de Malte, par l'abbé de Vertot, en 7 vol. in-12, ou une notice historique sur l'état actuel, le commerce, les mœurs et les productions des îles de Malte et de Gozzo, par F. Mimant, qui parut à la fin de l'an VI.

intentions du grand-maître et des habitans : la suspension d'armes fut arrêtée pour vingt-quatre heures , et le 23 , dans la nuit , on conclut une convention définitive , dont les principaux articles étaient :

1°. Que les chevaliers remettraient aux français l'île de Malte , celles de Gozzo et de Cumino.

2°. Qu'on ferait une pension annuelle de 300,000 livres au grand-maître , et de 700 livres à tous les chevaliers français.

3°. Enfin , que les chevaliers et habitans conserveraient leurs propriétés , leurs privilèges , et le libre exercice de leur religion.

L'armée française entra le lendemain dans la ville et les forts de Malte. On s'empara de deux vaisseaux de guerre , d'une frégate et de quatre galères. On y trouva 1,200 pièces de

(139)

canon, 15 milliers de poudre, 15,000
fusils, et grand nombre d'autres ef-
fets de guerre.

C H A P I T R E X I I I .

*Départ de l'escadre pour l'Egypte ;
— son arrivée à Alexandrie. —
Prise de la ville.*

Le premier messidor, l'escadre française mit à la voile de Malte pour continuer sa marche vers les côtes d'Afrique.

Trois jours après le départ de Bonaparte de cette île, Nelson y arriva, croyant y rencontrer la flotte française ; mais il ne put l'atteindre, celle-ci ayant trois jours d'avance sur les anglais.

Le 4 du même mois, Bonaparte, au quartier-général à bord de l'Orient, fit la proclamation suivante à son armée :

« Soldats, vous allez entreprendre
« une conquête dont les effets , sur
« la civilisation et le commerce du
« monde , sont incalculables. Vous
« porterez à l'Angleterre le coup le
« plus sûr et le plus sensible , en at-
« tendant que vous puissiez lui don-
« ner le coup de mort.

« Nous ferons quelques marches
« fatigantes ; nous livrerons plusieurs
« combats ; nous réussirons dans
« toutes nos entreprises , les destins
« sont pour nous. »

Bonaparte dit ensuite à ses soldats
de respecter la religion des mahomé-
tans ; puis il ajoute :

« Les peuples chez lesquels nous
« allons entrer traitent les femmes
« différemment que nous : mais , dans
« tous les pays , celui qui viole est
« un monstre.

« Le pillage n'enrichit qu'un petit

« nombre d'hommes , il nous dés-
 « honore, il détruit nos ressources ,
 « il nous rend ennemis des peuples
 « qu'il est de notre intérêt d'avoir
 « pour amis .

« La première ville que nous al-
 « lons rencontrer a été bâtie par
 « Alexandre ; nous trouverons à
 « chaque pas de grands souvenirs
 « dignes d'exciter l'émulation des
 « français. »

Ce ne fut que huit jours avant
 son arrivée en Egypte que l'armée
 française apprit sa destination.

Le 12, on découvrit les côtes d'A-
 frique ; le lendemain, on entra dans
 la rade d'Alexandrie, * où l'escadre

* Alexandrie ou Scanderick, port sur la Méditer-
 ranée, au nord-ouest du Caire. Cette ville fut fon-
 dée par Alexandre-le-Grand trois cents trente-trois
 ans avant J.-C. Elle n'est plus qu'une ombre de ce
 qu'elle fut autrefois. Il s'y fait quelque commerce

anglaise avait été trois jours auparavant, croyant trouver la nôtre. Le débarquement eut lieu dans la nuit même ; malgré la mauvaise disposition de la mer et du vent , Bonaparte descendit sur une galère , à la suite des colonnes , à onze heures du soir : l'armée était alors forte de trente mille hommes. La nuit , l'armée se porta sur Alexandrie ; à la pointe du jour , l'attaque commença , quoiqu'on n'eût pas d'artillerie à terre. Le général Kléber partit de la colonne de Pompée pour escalader la muraille ; dans le tems que le général Bon forçait la porte de Rosette , le général Menou bloquait le château triangulaire avec une partie de sa division , se portait , avec

par les négocians européens. Elle est la patrie du célèbre Euclide , et d'Origène , l'un des plus savans hommes de l'église des premiers siècles.

le reste, sur une autre partie de l'enceinte, et la forçait. Il entra le premier dans la place. Le général Kléber désignait au pied de la muraille l'endroit où il voulait que les grenadiers montassent, quand il reçut une balle au front qui le jeta par terre. Les grenadiers de sa division en redoublèrent de courage, et entrèrent dans la place.

Le général Marmont, avec une demi-brigade, enfonça à coups de hache la porte de Rosette, et toute la division du général Bon entra dans l'enceinte des arabes.

Les ennemis se réfugièrent alors dans le fort triangulaire, dans le phare et la nouvelle ville. Chaque maison était pour eux une citadelle; mais avant la fin de la journée, la ville fut calme, les deux châteaux capitulèrent, et les français se trou-

vèrent entièrement maîtres de la ville, des forts et des deux ports d'Alexandrie.

Les arabes, accourus alors du désert par pelotons de cavalerie, harcelèrent les derrières de l'armée, et tombaient sur les traînards. Mais Bonaparte parvint bientôt à conclure avec eux un traité d'amitié et d'alliance.

Les habitans d'Alexandrie furent traités avec la plus grande générosité.

Bonaparte fit plusieurs proclamations remplies du meilleur esprit, par lesquelles il commanda la discipline la plus rigoureuse, et rendit le séjour des troupes françaises agréable aux habitans du pays par leur bonne conduite.

Il écrivit ensuite au pacha d'Egypte, et au commandant de la Ca-

ravelle , qu'il n'était venu que pour châtier les beys qui accablaient d'avaries les commerçans français, et pour délivrer le pays de leur tyrannie et de celle des mamelucs.

Il fut fait ensuite un accord entre le mufti , les principaux cheicks d'Alexandrie , et Bonaparte. Nous transcrivons ici une partie de cette déclaration , parce qu'elle donne une idée de l'esprit du pays , et de celui à qui elle fut faite.

D É C L A R A T I O N

*Du mufti et des principaux cheicks
de la ville d'Alexandrie , au nom
des habitans.*

« Gloire à Dieu , à qui toute gloire
« est due , et salut de paix sur le
« prophète Muhamed , sur sa famille

« et les compagnons de sa mission
« divine.

« Voici l'accord qui a eu lieu entre
« nous, les notables de la ville d'A-
« lexandrie, dont le nom est au bas
« de cet acte, et entre le comman-
« dant de la nation française, gé-
« néral en chef de l'armée campée
« en cette ville. »

Il est ensuite dit que les susdits notables continueront à observer leurs lois et leurs institutions; que la justice se rendra comme par le passé, etc. Ils promettent en outre de ne point trahir l'armée française, et de n'entrer dans aucun complot qui pourrait être formé contre elle.

Le général en chef leur promet d'empêcher que les soldats n'inquiètent les habitans d'Alexandrie par des vexations, des rapines et par des menaces, et de faire punir

du supplice le plus sévère celui qui se porterait à de tels excès ; de ne forcer aucun des habitans à changer de religion , et de ne jamais exiger aucunes innovations dans leurs pratiques religieuses , etc.

Avant de partir d'Alexandrie , Bonaparte fit enterrer les braves , qui avaient été tués à la prise de la ville , au pied de la colonne de Pompée , sur laquelle il ordonna que leurs noms seraient gravés.

Les quatre jours suivans furent employés à organiser le gouvernement provisoire d'Alexandrie , et à donner des ordres pour mettre le port et la place en état de sûreté.

Bonaparte sentait la nécessité de porter l'armée sur le Caire avec toute la rapidité possible , tant pour ôter aux mamelucs les moyens de faire les dispositions offensives , que

pour laisser moins de tems d'évacuer les magasins du Caire.

Le 16 messidor, le général Desaix partit avec sa division pour marcher à Demanhour.

Le 17, la division du général Kléber reçut l'ordre de se porter sur Rosette, * de s'emparer de cette place, d'y laisser garnison, et de remonter la rive gauche du Nil, pour se rendre à la hauteur de Demanhour.

Le général Kléber, pendant sa blessure, commanda à Alexandrie.

* Rosette ou Rassit, port, est à l'orient d'Alexandrie, et au bord du bras occidental du Nil. C'est une ville fort marchande.

Rosette est la patrie du poëte Claudien.

CHAPITRE XIV.

Départ de l'armée d'Alexandrie pour le Caire. — Combat de Rahmanié. — Bataille de Cherbresse. — Bataille des Pyramides. — Reddition de la ville du Caire.

LE 19 messidor au soir, Bonaparte, avec l'armée, partit d'Alexandrie pour se rendre au Caire par le chemin de Demanhour, le plus court, mais aussi le plus pénible. L'espace de 14 lieues que l'armée traversa pour se rendre à Demanhour, est un désert aride, où l'on ne rencontre que quelques mauvais puits, qui ne fournirent que ce qu'il fallait à l'armée pour l'empêcher de mourir de soif.

Les arabes harcelaient toujours

les derrières de l'armée , et tuèrent une trentaine d'hommes.

Enfin , après une marche forcée à travers ce désert , et des fatigues presque inouïes , l'armée arriva à Demanhour le 20 , séjourna le 21 et le 22 , se mit en marche pour Rahmanié , où elle resta pendant deux jours.

La division du général Desaix fut attaquée à moitié chemin de Rahmanié par un corps de 6,000 mamelucs , qui , après une vive canonnade , et la perte de quelques hommes , se retira.

Cependant , Mourat , bey , à la tête de son armée composée d'une grande quantité de cavalerie , ayant à 10 grosses chaloupes canonnières et plusieurs batteries sur le Nil , nous attendait au village Cheibresse.

Le 24 au soir , on se mit en

marche pour en approcher , et le lendemain à la pointe , on se trouva en présence de l'ennemi.

Bonaparte avait ordonné à la flottille française de suivre les mouvemens de l'armée , et d'inquiéter la droite de l'ennemi par une vive canonnade.

Bonaparte prit sur-le-champ un ordre de bataille formant des parallélogrammes par divisions , dans lesquels il fit enfermer ses équipages et 200 hommes de cavalerie qu'il avait éclopés, et encore harassés de la traversée , et il les disposa dans un ordre d'échelons , de manière que chaque division flanquait l'autre. Il fit occuper deux villages en arrière par les hommes de la réserve. L'artillerie était disposée dans chaque division de manière à présenter

du feu de quelque côté que l'ennemi vînt l'attaquer. .

Le C. Perée, chef de division de la marine, avec trois chaloupes canonnières, un chébec et une demi-galère, se porta pour attaquer la flottille ennemie. Après un combat opiniâtre, où ce chef de division fut blessé au bras d'un coup de canon, il parvint à reprendre trois chaloupes canonnières et la demi-galère que les mamelucs avaient prises, et mettre le feu à leur amiral.

La cavalerie des mamelucs inonda bientôt toute la plaine, déborda toutes nos ailes, et chercha de tous côtés, sur nos flancs et nos derrières, le point faible pour pénétrer; mais partout elle trouva que la ligne était également formidable, et lui opposait un double feu de flanc et de front. Elle essaya plusieurs fois de

charger , mais sans s'y déterminer. Quelques braves vinrent escarmoucher : ils furent reçus par des pelotons de carabiniers placés en avant des intervalles de bataillons. Enfin , après être restés une partie de la journée à demi-portée du canon , ils opérèrent leur retraite et disparurent. Ils perdirent environ trois cents hommes.

L'armée française poursuivit sa marche , brûlée par des chaleurs excessives et manquant de tout. Le 2 messidor au matin , elle aperçut les pyramides , et le soir elle se trouva à six lieues du Caire , où Bonaparte apprit que les vingt-trois beys , avec toutes leurs forces , s'étaient retranchés à Embabé , et qu'ils avaient garni leurs retranchemens de plus de 60 pièces de canon.

Le 3 , à la pointe du jour , on ren-

contra leur avant-garde qu'on poussa de village en village. A deux heures après-midi, l'armée se trouva en présence des retranchemens ennemis.

L'ordre de bataille fut à peu près comme dans la journée du 25, de manière cependant à présenter plus de feu à l'ennemi.

Les divisions des généraux Desaix et Régnier furent prendre position sur la droite, entre Giraldo et Embabé, de manière à couper à l'ennemi la communication de la haute Egypte, qui était sa retraite naturelle. La division du général Kléber était au centre ; celle du général Bon formait la gauche de l'armée, et était appuyée sur le Nil.

Dès l'instant que Murat, bey, s'aperçut du mouvement du général Desaix, il se résolut à le charger.

Il envoya un de ses beys les plus braves, avec un corps d'élite qui, avec la rapidité de l'éclair, chargea les deux divisions. On le laissa approcher jusqu'à cinquante pas, et on l'accueillit par une grêle de balles et de mitraille, qui en fit tomber un grand nombre sur le champ de bataille : ils se jetèrent dans l'intervalle que formaient les deux divisions, où ils furent reçu par un double feu qui acheva leur défaite. Tandis que l'ennemi exécutait cette charge, les divisions Menou et Bon attaquaient les retranchemens d'Embabé, défendus par l'artillerie, et soutenus par l'autre moitié de la cavalerie des mamelucs.

Les divisions Bon et Vial détachèrent aussitôt quelques corps pour se porter rapidement aux retranchemens, en même tems qu'un autre

corps tournait le village, en profitant d'un fossé qui masquait les mouvemens et mettait le corps en sûreté.

Le général Rampon, à la tête des colonnes d'attaque, se jeta sur les retranchemens avec la plus grande impétuosité, malgré le feu de l'artillerie. Les mamelucs firent une charge en sortant des retranchemens au grand galop. Nos colonnes eurent le tems de faire halte, de faire front de tous les côtés, et de les recevoir la bayonnette au bout du fusil, et par une grêle de balles. A l'instant même le champ de bataille fut jonché de cadavres. Nos troupes eurent bientôt enlevé les retranchemens. Les mamelucs, en fuite, se précipitèrent en foule sur leur gauche; mais on était en position de les recevoir : un bataillon de carabiniers, sous le feu duquel ils furent obligés de passer à

cinq cents pas , en fit une boucherie effroyable ; un très-grand nombre se jeta dans le Nil , et se noya.

L'ennemi perdit dans cette bataille 2,000 hommes de cavalerie d'élite , une grande partie des beys tués ou blessés. Mourat, bey, fut blessé à la joue. Plus de 400 chameaux chargés de bagages , et 50 pièces d'artillerie tombèrent au pouvoir des français. Ceux-ci n'eurent que 30 hommes tués et 120 blessés.

Après une telle déroute, l'ennemi évacua dans la nuit même la ville du Caire *, et brûla une grande partie

* Le Caire, capitale de toute l'Égypte, fut bâti en l'an 795 de J.-C. par le calife de Kairvan, qui le nomma *al-caïra*, c'est-à-dire la victorieuse. Sans compter ses faubourgs, elle est aussi grande que Paris, mais moins peuplée ; elle renferme aujourd'hui mille âmes ; elle est composée de trois parties séparées l'une de l'autre de près d'un quart de lieue, savoir, le vieux et le nouveau Caire, et le faubourg

de ses chaloupes , corvettes et autres bâtimens de guerre.

Le 4, la ville du Caire vint se rendre à l'armée française. La populace avait brûlé les maisons des beys , et commis plusieurs excès.

La bataille des Pyramides sera une époque célèbre dans l'expédition de l'armée française en Egypte. On y combattit avec fureur et acharnement de part et d'autre. Mais il fallut enfin céder à la bravoure

de Boulac , qui est sur le bord du Nil , et où est le port. Cette ville est fort marchande , quoique son commerce , par la mer Rouge et la Méditerranée , soit bien tombé depuis qu'on s'est ouvert un passage aux Indes en doublant le Cap-de-Bonne-Espérance. Il y a plusieurs manufactures , entre autres de tapis de Turquie.

On voit de l'autre côté du Nil , à trois ou quatre lieues du Caire , les fameuses pyramides qu'on met-
tait au rang des sept merveilles du monde , et qui servaient de sépulture aux rois d'Egypte.

jointe à la tactique la plus profonde, il fallut ployer contre des forces fort inférieures, et chercher son salut dans une prompte fuite.

La cavalerie des mamelucs montra cependant une grande bravoure. Ils défendaient leur fortune; il n'y en a pas un d'eux sur lesquels nos soldats n'aient trouvé 3, 4 ou 500 pièces d'or. Ceci ne doit point paraître surprenant, tout le luxe de ces cavaliers est en chevaux et armement; leurs maisons sont pitoyables. Il est difficile de voir une terre plus fertile, et un peuple plus misérable, plus ignorant et plus abruti. Ils préfèrent un bouton de nos soldats à un écu de six francs. Dans les villages, ils ne connaissent pas même une paire de ciseaux. Leurs maisons sont d'un peu de boue; ils n'ont pour tout meuble qu'une natte

de paille , et deux ou trois pots de terre. Ils mangent et consomment en général fort peu de chose. Ils ne connaissent point l'usage des moulins , de sorte que l'armée bivouaqua constamment sur des tas immenses de bled sans pouvoir avoir de farine. Le peu de grains qu'ils convertissent en farine, ils le font avec des pierres ; et dans quelques gros villages , il y a des moulins que font tourner les bœufs.

Bonaparte fit précéder son entrée au Caire de la proclamation suivante :

« Au quartier-général de Giza , le 4 thermidor.

« Peuple du Caire ! je suis content de votre conduite. Vous avez bien fait de ne pas prendre parti contre moi. Je suis venu pour détruire la race des mamelucs , protéger le commerce et les naturels du

pays ; que tous ceux qui ont peur se tranquillisent ; que ceux qui se sont éloignés rentrent dans leurs maisons ; que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire , comme je veux qu'elle continue toujours. Ne craignez rien pour vos familles , vos maisons, vos propriétés, et surtout pour la religion du prophète que j'aime... »

Bonaparte fit établir un camp retranché à quatre lieues du Caire , en remontant le Nil, pour tenir en échec toutes les forces de Mourat , bey.

Ce fut dans une dépêche , datée du Caire , que Bonaparte parla du désastre de notre flotte commandée par l'amiral Brueys. Nous transcrivons ici quelques phrases de la lettre de Bonaparte au directoire exécutif sur cet événement.

« Il me paraît que l'amiral Brueys
 « n'a point voulu se rendre à Corfou
 « avant qu'il eût été certain de ne
 « pas pouvoir entrer dans le port
 « d'Alexandrie , et que l'armée ,
 « dont il n'avait pas de nouvelles
 « depuis long-tems , fût dans une
 « position à ne point avoir besoin
 « de retraite. Si , dans ce funeste
 « évènement , il a fait des fautes ,
 « il les a expiées par une mort glo-
 « rieuse.

« Les destins ont voulu dans cette
 « circonstance , comme dans tant
 « d'autres , prouver que , s'ils nous
 « accordent une prépondérance sur
 « le continent , ils ont donné l'em-
 « pire des mers à nos rivaux. Mais ,
 « si grand que soit ce revers , il ne
 « peut pas être attribué à l'incons-
 « tance de la fortune : elle ne nous
 « abandonne pas encore ; bien loin

« de là, elle nous a servis dans toute
 « cette opération au - delà de ce
 « qu'elle a jamais fait.

« Quand j'arrivai devant Alexan-
 « drie, et que j'appris que les anglais
 « y étaient passés en forces supérieu-
 « res quelques jours avant, malgré
 « la tempête affreuse qui régnait, au
 « risque de me naufrager, je me
 « jetai à terre. Je me souviens qu'à
 « l'instant où les préparatifs du dé-
 « barquement se faisaient, on si-
 « gnala dans l'éloignement, au vent,
 « une voile de guerre. (C'était la
 « *Justice*, revenant de Malte) Je
 « m'écriai : *Fortune, m'abandonne-*
 « *rais-tu ? Quoi ! seulement cinq*
 « *jours.* Je marchai toute la nuit,
 « j'attaquai Alexandrie à la pointe
 « du jour avec 3,000 hommes haras-
 « sés, sans canons et presque sans
 « cartouches ; et dans les cinq jours

« j'étais maître de Rosette, de De-
 « manhour, c'est à dire déjà établi
 « en Egypte. Dans ces cinq jours,
 « l'escadre devait se trouver à l'abri
 « des anglais, quelque fût leur
 « nombre : bien loin de là, elle reste
 « exposée pendant tout le reste de
 « messidor. Elle reçoit de Rosette,
 « dans les premiers jours de ther-
 « midor, un approvisionnement de
 « riz pour deux mois. Les anglais
 « se laissent voir en nombre supé-
 « rieur pendant dix jours dans ces
 « parages. Le 11 thermidor, elle
 « apprend la nouvelle de l'entière
 « possession de l'Egypte, et de notre
 « entrée au Caire, et ce n'est que lors-
 « que la fortune voit que toutes ses
 « faveurs sont inutiles qu'elle aban-
 « donne notre flotte à son destin. *

* Bonaparte, dans cette lettre, déploie un ca-
 ractère grand et sublime, en même tems qu'il fait

Après que Bonaparte eut resté au Caire le tems suffisant pour assurer cette nouvelle conquête, il se mit en marche pour finir de s'emparer de toute l'Egypte, et chasser entièrement Ibrahim, bey, et son armée qui fuyait vers la Syrie.

Le 20 thermidor, avec une partie de l'état-major et une partie de trois différentes divisions, il se mit en marche.

Après quatre jours de marche forcée, l'avant-garde de l'armée arriva

apercevoir les fautes de l'amiral *Bonaparte* : il est certain que si cet amiral, après les nouvelles des succès de l'armée, eût appareillé de suite pour se rendre à Corfou, il eût évité un combat dans lequel il périt glorieusement, et la perte de notre flotte qui eût pu rendre de grands services à notre armée, et porter de nouveaux secours à la nouvelle colonie d'Egypte. Mais si cet amiral a fait des fautes, on doit les lui pardonner, il les a expiées par une mort glorieuse.

à Salachich * au moment où Ibrahim, bey, sa cavalerie et son convoi en partaient à la hâte sur la nouvelle de notre approche. Neuf cents hommes d'élite formaient son arrière-garde. Cent hommes, tant chasseurs que hussards, chargèrent cette arrière-garde avec intrépidité, mais sans obtenir un avantage assez grand pour s'emparer de la riche colonne d'Ibrahim, qui portait les femmes, les trésors, et une partie des richesses de la caravanne.

Ibrahim fut poursuivi dans les déserts où il abandonna deux mauvaises pièces de canon et quelques chevaux chargés de tentes.

Près de Belbey, l'armée délivra une partie de la caravanne de la

* Dernier endroit habité de l'Egypte, et où commence le désert qui sépare cette province de la Syrie.

Mecque , que les arabes avaient enlevée , et conduisaient dans le désert.

Le 25 thermidor , Bonaparte , accompagné de plusieurs officiers de son état - major , et de plusieurs membres de l'institut national , se transporta à la grande pyramide dite de Cheops , dans l'intérieur de laquelle il était attendu par plusieurs muftis et imans , chargés de lui en montrer la construction intérieure. A neuf heures du matin , il arriva avec sa suite sur la croupe des montagnes de Gizelo , au nord-ouest de Memphis. Après avoir visité les cinq pyramides inférieures , il s'arrêta avec une attention particulière à la pyramide de Cheops. * Il pénétra ensuite dans l'intérieur de la pyramide , où il trouva un

* C'est en apercevant ces masses indestructibles ,

canal de 100 pieds de long et de trois pieds de large, qui le conduisit, par une pente rapide, vers les salles qui servaient de tombeau au Pharaon qui érigea ce monument. Un second canal fort dégradé, et remontant vers le sommet de la pyramide, le mena successivement sur deux plates formes, et de là à une galerie voûtée, dans un des murs de laquelle on remarque la place d'une momie, qu'on croit avoir été l'épouse d'un Pharaon.

Cette dernière salle est à voûte plate. Bonaparte s'y assit sur une caisse de granit de huit pieds de longueur sur quatre d'épaisseur avec sa suite, et fit assoir à ses côtés

qui ratignent le tems, que Bonaparte fit cette réflexion qu'inspire le recueillement d'une ame grande et élevée, qui se regarde dans la postérité : *Du haut de ces pyramides quarante siècles nous contemplent.*

les muftis et imans , Suleiman , Ibrahim et Muhamed : il eut avec eux , en présence de sa suite , la conversation suivante : *

B O N A P A R T E .

Dieu est grand , et ses œuvres sont merveilleuses. Voici un grand ouvrage de main d'hommes. Quel était le but de celui qui fit construire cette pyramide ?

S U L E I M A N .

C'était un puissant roi d'Egypte , dont on croit que le nom était Cheops. Il voulait empêcher que des sa-
~~lari-~~

* Nous rapportons ici cette conversation , parce qu'elle donne une idée du génie de Bonaparte : nous avons voulu dans cette histoire peindre un homme ; et ce n'est qu'en relatant toutes ses actions et ses paroles qu'on peut parvenir à en faire un portrait ressemblant. Nous ne doutons pas que plusieurs traits frappans ne nous aient échappé ; nous en demandons grace au lecteur ; qu'on nous les fasse remarquer , et nous acheverons le tableau.

lèges ne vinssent troubler le repos
de sa cendre.

B O N A P A R T E.

Le grand Cyrus se fit enterrer en
plein air pour que son corps retour-
nât aux élémens. Penses-tu qu'il ne
fit pas mieux ? le penses-tu ?

S U L E I M A N (*s'inclinant.*)

Gloire à Dieu à qui toute gloire
est due !

B O N A P A R T E.

Honneur à Allah ! Quel est le
calife qui a fait ouvrir cette pyra-
mide et troubler la cendre des
morts ?

M U H A M E D.

On croit que c'est le commandeur
des croyans, Mahmoud, qui régnait,
il y a plusieurs siècles, à Bagdad ;
d'autres disent le renommé Aaron
Raschild, (Dieu lui fasse paix !) qui

croyait y trouver des trésors : mais quand on fut entré par ses ordres dans cette salle , la tradition porte qu'on n'y trouva que des momies , et sur le mur cette inscription en lettres d'or :

L'impie commettra l'iniquité sans fruit , mais non sans remords.

B O N A P A R T E .

Le pain dérobé par le méchant remplit sa bouche de gravier.

M U H A M E D (*s'inclinant.*)

C'est le propos de la sagesse

B O N A P A R T E .

Gloire à Allah ! Il n'y a point d'autre dieu que Dieu ; Muhamed est son prophète , et je suis de ses amis.

S U L E I M A N .

Salut de paix à l'envoyé de Dieu.

Salut aussi sur toi , invincible général , favori de Muhamed.

B O N A P A R T E.

Mufti , je te remercie. Le divin Coran fait les délices de mon esprit et l'attention de mes yeux. J'aime le prophète , et je compte , avant qu'il soit peu , aller voir et honorer son tombeau dans la ville sacrée. Mais ma mission est auparavant d'exterminer les mamelucs.

I B R A H I M.

Que les anges de la victoire balayent la poussière sur ton chemin , et le couvrent de leurs ailes. Le mameluc a mérité la mort.

B O N A P A R T E.

Il a été frappé et livré aux anges noirs Moukir et Quakir. Dieu , de qui tout dépend , a ordonné que sa domination fût détruite.

S U L E I M A N.

Il étendit la main de la rapine
sur les terres, les moissons, les che-
vaux d'Egypte,

B O N A P A R T E.

Et sur les esclaves les plus belles,
très-saint mufti. Allah a desséché
sa main. Si l'Egypte est sa ferme,
qu'il montre le bail que Dieu lui en
a fait : mais Dieu est juste et mi-
séricordieux pour le peuple.

I B R A H I M.

O le plus vaillant entre les enfans
d'Issa ! * Allah t'a fait ~~seigneur de~~
l'ange exterminateur pour délivrer
sa terre d'Egypte.

B O N A P A R T E.

Cette terre était livrée à vingt-
quatre oppresseurs rebelles au grand
sultan, notre allié, (que Dieu l'en

* Jésus Christ.

ture de gloire!) et à 10,000 esclaves
venus du Canada et de la Géorgie.
Adriel, ange de la mort, a soufflé
sur eux; nous sommes venus, et ils
ont disparu.

M U H A M E D.

Noble successeur de Scander, *
honneur à tes armes invincibles,
et à la foudre inattendue qui sort du
milieu de tes guerriers à cheval. **

B O N A P A R T E.

Crois-tu que cette foudre soit une
œuvre des enfans des hommes? le
non. Allah l'a fait mettre en
nos mains par le génie de la guerre.

I B R A H I M.

Nous reconnaissons, à tes œuvres
Allah qui t'envoie. Serais-tu vain-

* Alexandre.

** L'artillerie volante qui étonna beaucoup les
mamelucs.

queur si Allah ne l'avait permis ?
Le Delta et tous les pays voisins
retentissent de tes miracles.

B O N A P A R T E.

Un char céleste * montera par mes
ordres jusqu'au séjour des nuées ; et
la foudre descendra vers la terre le
long d'un fil de métal , ** dès que
je l'aurai commandé.

S U L E I M A N.

Et le grand serpent sorti du pied
de la colonne de Pompée, le jour
de ton entrée triomphante à Scan-
derich, *** et qui est resté de-
sur le soc de la colonne, n'est-ce
pas encore un prodige opéré par ta
main ?

B O N A P A R T E.

Lumières du siècle, vous êtes des-

* Les ballons.

** Le conducteur électrique.

*** Alexandrie,

tinées à voir encore de plus grandes merveilles , car les jours de la régénération sont venus.

I B R A H I M.

La divine unité te regarde d'un œil de prédilection, adorateur d'Issa, et te rend le soutien des enfans du prophète.

B O N A P A R T E.

Mahomet n'a-t-il pas dit : Tout homme qui adore Dieu, et qui fait de bonnes œuvres, quelque soit sa religion, sera sauvé.

SULEIMAN, MUHAMED, IBRAHIM,
(*ensemble en s'inclinant.*)

Il l'a dit.

B O N A P A R T E.

Et si j'ai tempéré, par ordre d'en haut, l'orgueil du vicaire d'Issa en diminuant ses possessions terrestres

Tome I.

O

pour lui amasser des trésors célestes, dites, n'était - ce pas pour rendre gloire à Dieu, dont la miséricorde est infinie ?

M U H A M E D (*d'un air interdit.*)

Le mufti de Rome était riche et puissant ; mais nous ne sommes que de pauvres muftis.

B O N A P A R T E.

Je le sais. Soyez sans crainte ; vous avez été pesés dans la balance de Balthazar, et vous avez été trouvés légers. Cette pyramide ne renfermait donc aucun trésor qui vous fût connu ?

S U L E I M A N (*les mains sur l'estomac.*)

Aucun , seigneur ; nous le jurons par la cité sainte de la Mecque.

B O N A P A R T E.

Malheur et trois fois malheur à ceux qui recherchent les richesses périssables, et qui convoitent l'or et l'argent semblables à la boue !

S U L E I M A N.

Tu as épargné le vicaire d'Issa, et tu l'as traité avec clémence et bonté.

B O N A P A R T E.

C'est un vieillard que j'honore : (que Dieu accomplisse ses devoirs, quand ils seront réglés par la raison et la vérité !) mais il a le tort de condamner au feu éternel tous les musulmans, et Allah défend à tous l'intolérance.

I B R A H I M.

Gloire à Allah, et à son prophète qui t'a envoyé au milieu de nous

pour réchauffer la foi des faibles,
et r'ouvrir aux fidèles les portes du
septième ciel !

B O N A P A R T E.

Vous l'avez dit , trop zélés muftis :
soyez fidèles à Allah , le souverain
maître des sept cieux merveilleux ;
à Mahomet son visir , qui parcourut
tous ces cieux dans une nuit. Soyez
amis des francs , et Allah , Mäho-
met et les francs vous récompén-
seront.

I B R A H I M.

Que le prophète lui-même te fasse
asseoir à sa gauche le jour de la
résurrection , après le troisième son
de la trompette.

B O N A P A R T E.

Que celui-là écoute qui a des
oreilles pour entendre. L'heure de
la résurrection politique est arrivée

pour tous les peuples qui gémissaient sous l'oppression. Muftis , imans , mullahs , derviches , kalenders , instruisez le peuple d'Egypte ; encouragez-le à se joindre à nous pour achever d'anéantir les beys et les mamelucs. Favorisez le commerce des francs dans vos contrées , et leurs entreprises , pour parvenir d'ici à l'ancien pays de Brama. Offrez-leur des entrepôts dans vos ports , et éloignez de vous les insulaires d'Albion , maudits entre les enfans d'Issa. Telle est la volonté de Mahomet. Les trésors , l'industrie et l'amitié des francs seront votre partage , en attendant que vous montiez au septième ciel , et qu'assis aux côtes des houris aux yeux noirs , toujours jeunes et toujours pucelles , vous vous reposiez à l'ombre du Laba , dont les branches offriront

d'elles-mêmes aux vrais musulmans
tout ce qu'ils pourront desirer.

S U L E I M A N (*s'inclinant.*)

Tu as parlé comme le plus docte
des mullahs. Nous ajoutons foi à tes
paroles , nous servons ta cause,
et Dieu nous entend.

B O N A P A R T E.

Dieu est grand , et ses œuvres sont
merveilleuses. Salut de paix sur vous,
très-saints muftis.

C H A P I T R E X V.

*Bataille de Sédiman. — Combats
livrés par le général Desaix.*

TANDIS que Bonaparte faisait toutes ses dispositions pour se porter dans la Syrie , et organisait le gouvernement du Caire , le général de brigade Fuguières , avec un bataillon , se porta à Menouf sur le Delta , pour passer à Mohall , et Kéber , capitale de la Galbie. Le village lui refusa l'entrée : après un combat d'une heure , il tua 200 hommes , et s'en-
de l'endroit.

Un parti d'arabes attaqua à Gomelé un bataillon français commandé par le général Damas , qui se défendit vaillamment , et le dis-

persa bientôt. D'un autre côté, les arabes de Derne, qui occupaient le village de Bondé, couvert de tous les côtés par les inondations, se croyant inexpugnables, infestaient le Nil par leurs pirateries. Les généraux Murat et Lasne marchèrent sur ce point, et y arrivèrent le vendémiaire. Après une courte fusillade, les arabes furent dispersés; on les poursuivit pendant cinq lieues, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; leurs chevaux, leurs chameaux et tous leurs effets tombèrent en notre pouvoir, et 200 furent tués ou noyés.

Cependant, le général Desaix partit du Caire le 8 fructidor, et se porta dans la haute Egypte avec une flottille de deux demi-galères et six avisos; il remonta le Nil, et arriva à Fehesa sur le canal de Joseph, évacué par Mourad, bey : quatorze bateaux

remplis de bagages., de tentes de quatre pièces de canon, tombèrent en son pouvoir. Il continua à remonter le Nil, et s'éloigna jusqu'à cent lieues du Caire, poursuivant toujours devant lui la flottille du bey, laquelle se réfugia jusqu'aux environs des cataractes. Il rebroussa ensuite chemin, et revint jusqu'à Felmèse. Il y eut diverses escarmouches qui furent le prélude de la journée de Sédiman.

Le 16 vendémiaire, à la pointe du jour, la division se trouva en présence de l'armée de Mourât, bey, forte de six à sept mille hommes de cavalerie, la plupart arabes, et d'un corps d'infanterie qui gardait les retranchemens de Sédiman, où étaient quatre canons. Les mamelucs, après avoir un peu hésité à la vue des dispositions prises par l'armée

française , se décidèrent et l'attaquèrent avec la plus grande bravoure. Ils furent reçus par les nôtres avec beaucoup de sang froid. Les chasseurs de la vingt-unième demi-brigade ne tirèrent sur l'ennemi que quand il fut à la distance de dix pas , et ensuite ils croisèrent leurs bayonnettes. Les braves de cette intrépide cavalerie vinrent mourir dans les files , après avoir jeté massés , haches , fusils et pistolets à la tête des nôtres. Ils se ruaient par terre pour passer les bayonnettes , couper les jambes à nos soldats. Tout fut inutile , ils furent obligés de fuir , et les nôtres s'avancèrent vers Sédiman , malgré le feu des quatre canons , et ils parvinrent au pas de charge à emporter les retranchemens , des canons et des bagages. Mourat eut trois beys de tués , deux

blessés , et quatre cents hommes d'élite restés sur le champ de bataille. Notre perte monta à trente-six hommes tant tués que blessés.

Insurrection au grand Caire.

Vers le milieu du mois de vendémiaire , des mesures de sûreté engagèrent le général en chef à armer tous les français et tous les européens établis au Caire.

Averti d'une sédition tramée sourdement , le général s'efforça d'en prévenir les funestes effets , mais ce fut inutilement.

Le 30 vendémiaire au matin , le général Dupuis , commandant la place du Caire, instruit qu'un rassemblement se formait à la grande mosquée , monta lui-même à cheval , à la tête de douze dragons , pour

les dissiper. Les turcs disaient dans la ville que le mécontentement causé par les impôts en était la seule cause.

Cependant le général Dupuis arriva à la grande mosquée, et voulut disperser les séditieux qui grossissaient à chaque instant ; mais il les trouva récalcitrans, et bientôt il éprouva leur colère. Ayant voulu les repousser par la force, il fut assailli, ainsi que son escorte, par la multitude, et blessé mortellement en deux endroits. Quelques dragons périrent, et les autres le conduisirent chez lui, où il mourut deux heures après.

Ce fut le signal de la sédition, et dès cet instant, les turcs se portèrent en foule à la grande mosquée, où ils se retranchèrent armés de lances, pieux et quelques armes à feu. Leur trame était bien ourdie :

ils ne se bornèrent pas à s'y rassembler en grand nombre , mais chaque mosquée particulière était pour eux une forteresse où ils s'enfermaient , et d'où ils dirigeaient l'attaque ou la défense .

Bientôt la générale battit , et les troupes furent sur pied . La nouvelle de la mort de Dupuis donna aux soldats un vif desir de la venger . Tout le monde prit les armes : chaque français se joignit à un corps de troupes quelconques .

Le général en chef fit marcher un bataillon vers la grande mosquée , où quelques bombes tombées portèrent l'effroi et le désespoir .

On dispersa dans la ville plusieurs bataillons qui se dirigèrent sur les autres mosquées où s'étaient formés des rassemblemens . On les attaqua en même tems , et ils furent égale-

ment repoussés. Réduits à s'y renfermer, ils connurent, mais trop tard, leur imprudence : les français enfoncèrent les portes, et en firent un horrible carnage. Cependant les rebelles, quoique défaits, n'étaient point abattus, et le nombre des morts était remplacé par de nouveaux téméraires. Cette journée fut sanglante, mais la suivante le fut encore plus. Tout ce qui était trouvé armé d'un bâton ou d'un pieu cessait de vivre. De leur côté, les turcs avaient déjà assassiné quelques français trouvés seuls dans les rues. L'espoir du pillage les animait, et les portait dans les maisons habitées par des français. Celle du général Cafareilly fut entièrement pillée, sa garde et ses agens égorgés.

Le 2 brumaire, il y eut encore quelque ressentiment de la journée

de la veille ; mais le soir tout fut calme , et la tranquillité commença à renaître. La perte des turcs fut évaluée à cinq ou six mille hommes , et celle des français à cent tués et plusieurs blessés , principalement par les grosses pierres que les habitans jetaient de leurs toits.

On a cru devoir ici recueillir quelques-uns des ordres les plus intéressans pour l'organisation de l'Egypte.

Ordre de S. fructidor.

Il est défendu , tous les commandans de province , et à qui que ce soit d'exiger aucune espèce de contribution des habitans. Tout individu qui aura à porter des plaintes contre des vexations qu'on lui aura fait essuyer , pourra le faire à une commission qui

se réunira à cet effet depuis sept heures du matin jusqu'à midi.

Ordre du 7.

La navigation du Nil est libre. Il est défendu, en conséquence, d'arrêter aucun bâtiment chargé de provisions, de marchandises, de denrées comestibles, sous quelque prétexte que ce soit.

Ordre du 9.

Il y aura un bureau de santé et de salubrité pour la ville du Caire, qui correspondra directement avec le commandant de la place. Ce bureau sera spécialement chargé de commander toutes les mesures, d'en surveiller l'exécution pour la salubrité de la ville de Caire, prévenir la peste et autres maladies épidémiques.

Ordre du 11.

Il ne sera fait dans l'armée qu'un seul pain qui servira pour tous les individus sans aucune exception, même du général en chef. Il sera fait un pain plus soigné uniquement pour les hôpitaux.

Du 12.

On travaille avec la plus grande activité aux fortifications d'Alexandrie, pour la mettre à l'abri de toute espèce d'attaque, soit par mer soit par terre. Cinquante pièces de canon de 24, avec sept ou huit grilles à boulets rouges, et plus de vingt mortiers, défendent les différentes branches du port. Tous les monticules de l'enceinte des arabes sont couronnés de fortifications, et dé-

fendus par plus de 80 pièces de canon.

Ordre du 20.

Le 10 vendémiaire, sera tenue une assemblée générale de tous les notables des quatorze provinces. On choisira ces notables parmi les gens qui ont le plus d'influence sur le peuple, et les plus distingués du pays par leurs lumières, leurs talents et la manière dont ils ont accueilli les français.

Ordre du 22.

Tous les jeunes mamelucs ayant plus de huit ans, et moins de seize, tous les garçons du même âge, noirs ou blancs, qui étaient esclaves et appartenaient aux mamelucs, seront, cinq jours après la publication du présent ordre, déposés chez le m-

mandant de la place , pour qu'on les incorpore dans les différens corps de l'armée , à raison de neuf par bataillon , et quatre par escadron.

Ordre du 13 vendémiaire.

Il sera créé au Caire dix compagnies de gardes nationales. Ces compagnies seront formées en général de tous les européens qui se trouvent au Caire... On distribuera aux individus composant cette garde des fusils provenant du désarmement , et chacun sera tenu d'avoir toujours 50 cartouches du calibre du fusil. Les compagnies de gardes nationales ne feront pas de service ; il leur sera désigné le poste qu'elles doivent occuper en cas de général.

C H A P I T R E X V I.

*Expédition de Syrie. — Bataille
d'Aboukir. — Represe du fort de
ce nom.*

LA conduite politique et militaire de Bonaparte , depuis le débarquement de l'armée française en Egypte , avait pour but de porter un grand coup à l'Angleterre , en même temps qu'il ne négligeait aucuns moyens de convaincre la Porte du desir qu'avait la république française de conserver l'amitié qui subsistait entre ces deux puissances.

A la prise de Malte , il délivra et renvoya à Constantinople les esclaves turcs qui s'y trouvèrent.

Il avait assuré , par des dépêches ,

la Porte du desir que la nation française avait de conserver amitié avec elle : ce fut le C. Beauchamps qui, en portant une dépêche , fut chargé de lui faire connaître ses sujets de mécontentement contre Ahmed Djezzar , pacha d'Acre, et que le châtiment qu'il méditait contre ce pacha, s'il continuait à se mal conduire, ne devait donner aucune inquiétude à l'empire ottoman.

Ibrahim, bey, avec environ mille mamelucs , avait fui vers Gaza , après l'affaire de Salchich. Djezzar l'avait accueilli, et menaçait les frontières de l'Egypte par des dispositions hostiles.

L'armée ne recevait aucune nouvelle de l'Europe , les ports de l'Egypte étaient bloqués. La politique astucieuse de l'Angleterre s'agitait en tous sens pour préparer une al-

liance contre nous. Bonaparte jugea alors que, si la Porte se déclarait pour nos ennemis, il y aurait une opération combinée contre l'Egypte, une attaque par la Syrie, et une attaque par mer. Il se décida à marcher en Syrie pour châtier Djézzar, détruire les préparatifs d'une expédition contre l'Egypte, dans le cas où la Porte serait liée à nos ennemis ; lui rendre la nomination du pacha de Syrie, si elle restait notre amie ; revenir en Egypte battre l'expédition combinée par mer, expédition qui, d'après les probabilités de la saison, ne pouvait avoir lieu avant messidor.

Enfin, il prépara tout pour son expédition de Syrie ; mais, avant son départ, il voulut être maître de Suez, et faire lui-même la reconnaissance de ce point si important.

pour le commerce de l'Inde ; résoudre le problème de l'existence du canal qui a dû joindre la mer Rouge à la Méditerranée, et sur lequel l'histoire, jusqu'à ce jour, n'a laissé que des doutes.

Pendant que l'on préparait l'expédition de Syrie, Bonaparte partit pour Suez, le 2 nivôse, précédé de 1,500 hommes et de deux pièces de canon, qui traversèrent le désert, et prirent possession de Suez le 17 primaire.

Arrivé à Suez, il apprit que Djézar venait d'être nommé pacha de Damas et d'Égypte, qu'il rassemblait des troupes, et que déjà un corps s'approchait du port d'El-Arisch, situé à une journée à l'entrée du désert. Il envoya aussitôt l'ordre au général Régnier, qui était à Salchich avec sa division, de faire partir la neu-

vième demi-brigade , avec deux pièces d'artillerie , de s'emparer de Cathich , et y faire construire un fort. Le général Lagrange , qui commandait cette brigade , y arriva le 17 ventôse , et s'y fortifia : le même jour Bonaparte arriva au Caire , où il activa tout pour son expédition en Syrie.

Après avoir donné ses ordres au Caire , et nommé des commandans tant pour cette place qu'Alexandrie et Damiette , il ordonna qu'on embarquât de l'artillerie de siège à Alexandrie. L'audace et l'opiniâtreté conduisent souvent à la victoire. Bonaparte crut devoir braver la croisière anglaise : ces bâtimens sortirent.

Il y avait des frégates à Alexandrie : Bonaparte ordonna au contre-amiral Perée d'appareiller de nuit avec *la Junon* , *la Courageuse* et

l'Alceste, de croiser devant Jaffa , et de se mettre en communication avec l'armée. Il calcula qu'il devait arriver à une époque déterminée. Il fallait risquer ces moyens pour transporter quelques pièces de siège, dans le cas où la place d'Acre opposerait une résistance opiniâtre ; d'ailleurs, on ne connaissait pas la force de cette place, les difficultés du désert ne permettant pas de transporter des pièces de siège par terre.

Tous les ordres donnés, et tous les préparatifs faits, l'armée française se mit en marche.

Le 21 pluviôse, le général Régnier, avec sa division, arriva devant El-Arisch, où 2,000 hommes de troupes du pachà d'Acre occupaient El-Arisch et le fort. Le général Lagrange, commandant l'avant-garde, se porta rapidement sur les monta-

gues qui dominaient El-Arisch : il y prit position , et plaça son artillerie.

Le général Régnier fit alors battre la charge ; l'avant-garde se précipita de droite et de gauche sur le village qu'il attaqua de front : malgré la résistance la plus opiniâtre , et le feu le plus vif , le village fut emporté à la bayonnette : l'ennemi se renferma dans le fort , mais si précipitamment , qu'il barricada les portes en abandonnant environ 200 hommes , qui furent tués ou faits prisonniers.

On forma le soir le blocus du port. On aperçut en même tems un renfort de cavalerie et d'infanterie ennemies , escortant un convoi destiné à l'approvisionnement d'El-Arisch. Ces renforts augmentèrent jusqu'au 25, où l'ennemi vint audacieusement

camper devant ce fort , sous un plateau couvert d'un ravin très-escarpé , où il se regardait comme inexpugnable.

Le général Kléber arriva sur ces entrefaites avec quelques troupes de sa division. Le général Régnier lui fit part du projet qu'il avait de surprendre l'ennemi dans son camp pendant la nuit : il l'approuva.

Dans la nuit du 26 au 27 , une partie de la division Régnier tourna le ravin qui couvrait le camp des mamelucs , tomba dessus avec impétuosité , tua et prit tout ce qui ne put fuir , et s'empara de beaucoup de chevaux , de provisions de bouche et de guerre , et de tous les équipages. Deux beys et quelques kyachefs furent tués sur le champ de bataille.

Bonaparte arriva le 29 à El-Arisch : il y fit prendre position à

l'armée le 30. On canonna une des tours du château : la brèche commencée , il fit sommer la place de se rendre.

Le 2 ventôse, la garnison, forte de 1,600 hommes, capitula et sortit du fort avec armes et bagages , sous la condition d'aller à Bagdat par le désert. On trouva dans ce fort 250 chevaux , deux pièces d'artillerie démontées , et des vivres pour plusieurs jours.

Le 6, le quartier-général et l'armée marchèrent à Kan-Lounesse , premier village de la Palestine , et d'où l'on découvre la plaine de Gaza.

L'armée , qui venait de traverser 80 lieues de désert, fut réjouie à la vue de ces plaines. Elle marcha sur Gaza, où Abdalla, pacha, et les mamelucs , campés en avant de Kan-Lounesse , s'étaient reportés.

L'ennemi fit plusieurs mouvemens, changea de position, et parut indécis. Il feignit de vouloir nous attaquer, mais il rétrograda, et après quelques escarmouches, il se retira. L'armée entra dans Gaza, où elle trouva 15 milliers de poudre, des cartouches, quelques canons, des gargousses et une grande quantité d'approvisionnement de guerre. On trouva dans la ville 100 mille rations de biscuit, du riz, du tabac, des tentes et beaucoup d'orge. Les habitans avaient envoyé au-devant de Bonaparte : la ville fut traitée comme amie. On organisa la place et le pays sous les rapports militaires.

CHAPITRE XVII.

Siège et prise de Jaffa. — Affaire de Korsum.

LE 10 ventôse, le quartier-général de l'armée se mit en marche sur Jaffa, où l'ennemi rassemblait ses forces. Le 13, la division Kléber, formant l'avant-garde, arriva devant la place. L'ennemi, à son approche, rentra dans son enceinte, et canonna la division qui prit position. Les autres divisions arrivèrent successivement. Le lendemain, on reconnut la place; dans la nuit du 14 au 15, on ouvrit la tranchée, et on s'occupa à faire de nouveaux travaux. L'ennemi tenta alors deux

sorties , où il eut grand nombre d'hommes tués ou blessés.

Le 16 au matin , les batteries commencèrent leur feu : la brèche parut praticable à quatre heures du soir : l'assaut fut ordonné. On gravit , malgré quelques feux de flanc , et on parvint à se loger dans la tour carrée. L'ennemi redoubla ses efforts pour attaquer et repousser nos troupes : mais bientôt nos troupes gagnant de toit en toit, de rue en rue , s'emparèrent du fort : la terreur s'empara alors de la garnison ; la plus grande partie fut passée au fil de l'épée : environ trente égyptiens échappés à l'assaut furent renvoyés en Egypte, et rendu à leurs familles.

On trouva dans cette place dix pièces de canon ou obusiers , et une

vingtaine de pièces de rempart , tant en fer qu'en bronze.

Bonaparte , après avoir fait cesser les désordres qui suivent toujours le siège d'une ville prise d'assaut , ordonna les mesures nécessaires pour remettre la place en état de défense.

Jaffa était pour l'armée une place de la plus haute importance ; elle devenait le port de l'entrepôt pour tout ce qui devait nous arriver de Damiette et d'Alexandrie.

Le 24, les divisions Bon , Lannes , et le quartier-général partirent de Jaffa , et campèrent à Misky. Le lendemain, l'armée se mit en marche pour Zéta. A midi , l'avant-garde eut connaissance d'un corps de cavalerie ennemie , qui était sur les hauteurs de Korsum , composé de mille chevaux , ayant à sa gauche

un autre corps d'environ 5,000 naplousains qui occupaient la montagne. Le projet de l'ennemi était d'arrêter notre armée en prenant position sur son flanc , de l'inquiéter et l'obliger à s'engager dans les montagnes de Naplouse, afin de retarder sa marche sur Acre.

Après quelques légers combats où nous essuyâmes une perte de trente hommes , Abdalla , pacha , se replia sur Acre.

Le 25, l'armée et le quartier-général bivouaquèrent à la tour de Zelta, à une lieue de Korsum. Le lendemain, on campa à Sabarien, au débouché des gorges du Mont-Carmel, sur la plaine d'Acre. La division Kléber se porta sur Caïffa, que l'ennemi avait abandonnée à notre approche, en y laissant vingt mille rations de biscuit et autant de riz.

Une escadre de deux vaisseaux anglais , une frégate et deux avisos étaient mouillés dans la rade de Caïffa

L'ennemi , en évacuant ce fort , avait emporté l'artillerie et toutes les munitions. On s'empara du magasin des vivres , et on laissa garnison dans le château.

Caïffa est fermée de bonnes murailles flanquées de tours : un château défend le port et la rade ; une tour , crenelée avec des embrasures , domine la ville à 150 toises , sur une éminence où elle-même est dominée par le Mont-Carmel. Malgré cela , elle n'est pas tenable contre du canon.

C H A P I T R E X V I I I .

Commencement du siège de Saint-Jean d'Acre.

LE 27 ventôse, le quartier-général et l'armée se mirent en mouvement pour marcher sur Saint-Jean d'Acre, qui est environ à 1,500 toises de la place. On s'occupa dans la nuit à faire un pont sur cette rivière qui coule dans un fond marécageux, et le lendemain toute l'armée passa.

Bonaparte se porta, le 28, sur une hauteur qui domine Saint - Jean d'Acre, à 1000 toises de distance, et fit attaquer l'ennemi qui était dans les jardins autour de la place, et l'obligea à rentrer dans la ville.

L'armée campa sur une hauteur

isolée qui bordait la mer parallèlement , à environ 1000 toises de distance , et qui se prolongeait jusqu'au Cap-Blanc , à environ une lieue et demie au nord , dominant à l'ouest une plaine d'environ une lieue trois quarts de longueur , bornée par les montagnes qui se trouvent entre Acre et le Jourdain. Les magasins trouvés à Caiffa , et dans les villages de Scheffamz et Nazareth furent destinés à la subsistance de l'armée. Bonaparte fit occuper le château de Saffet , Nazareth et Scheffamz , pour éclairer les débouchés de la route de Damas ,

Après une reconnaissance de la place , faite le 29 , on ouvrit , le lendemain , la tranchée à environ 150 toises de la place. Les postes furent établis pour bloquer la place de manière à tenir l'ennemi dans ses murs ,

et à le repousser avec avantage en cas de sortie. On commença alors le travail des batteries de brèche et des contre-batteries.

Le commandant de l'escadre anglaise conçut le projet d'enlever les approvisionnemens de bouche que notre armée avait à Caïffa, et quelques bâtimens qui étaient arrivés, apportant des vivres à Jaffa. En conséquence, il vint attaquer Caïffa avec plusieurs chaloupes, et se porta vers nos bâtimens pour s'en emparer : sa tentative n'eut aucun succès ; les anglais furent repoussés avec perte d'une chaloupe, de beaucoup de monde, et laissant dix-sept prisonniers. Le commodore anglais abandonna alors ses projets hostiles contre Caïffa, et vint mouiller devant Acre.

Cependant les travaux du siège

continuèrent avec activité. L'ennemi effectua une sortie où il fut repoussé avec perte. Le 8 germinal , malgré le défaut de notre artillerie de siège qui fut remplacée pour le moment par celle de campagne , on commença la brèche sur la tour d'attaque : quelques heures après elle se trouva percée : on se porta à l'assaut. L'ennemi parut d'abord effrayé : mais les obstacles que l'on n'avait point prévus , le défaut d'une reconnaissance bien exacte des ouvrages de la place , et l'ardeur de monter à l'assaut , firent qu'on fut repoussé avec perte de six hommes tués , et vingt blessés.

Le 10 , l'ennemi fit une nouvelle sortie : il fut encore repoussé.

Le 12 , une frégate turque , ignorant que nous étions maîtres de

Caïffa , mouilla dans la rade de ce port , et envoya son canot à terre avec son second , et vingt hommes. En débarquant ils furent enveloppés , et on s'empara du canot.

Djezzar envoya des émissaires à Alep , à Damas , à Saïd , aux napolousains , avec beaucoup d'argent pour faire lever en masse tous les musulmans en état de porter les armes , afin , disait-il dans ses firmans , de combattre les infidèles. Il annonçait que nous n'étions qu'une poignée d'hommes sans artillerie ; qu'il était soutenu par des forces anglaises formidables ; qu'ils n'avaient qu'à paraître pour nous exterminer. Il se fit alors des rassemblemens à Damas , et des approvisionnement considérables au fort de Tabarié , occupé par les maugrabins. Djezzar , croyant voir paraître , d'un moment à l'autre ,

l'armée combinée de Damas , faisait de continuelles sorties.

On apprit , à cette époque , que trois bâtimens de notre flottille , qui étaient partis de Damiette , chargés de provisions de bouche et de guerre , et de quelques pièces de siège , avaient donné dans l'escadre anglaise , qui les avait pris , et que le reste était à Jaffa. Bonaparte expédia un ordre au contre-amiral Perée , à Damiette , pour les remplacer.

On battit de nouveau en brèche , et on fit sauter un morceau de la contrescarpe. On tenta de se loger dans la tour de la brèche ; mais la tentative fut infructueuse. En attendant l'artillerie de siège , on s'occupa à pousser un rameau pour établir une mine sous la tour de la brèche , et la faire sauter malgré les efforts multipliés de l'ennemi qui cher-

cha à s'emparer de l'entrée de la mine , mais toujours infructueusement.

Le 14 , le général Vial partit à la pointe du jour pour aller s'emparer de Sous , l'ancienne Tyr ; après y avoir établi une garnison de deux cents mutualis , il rentra au camp sous Acre avec son détachement deux jours après.

Les sorties continuelles de Djeddar n'avaient eu aucun succès jusqu'alors ; ce qui déterminale commodore anglais à en combiner une nouvelle de concert avec l'émigré français Philippeaux.

Le 18 , à la pointe du jour , l'ennemi sortit sur notre droite , sur notre gauche et à notre centre. A la tête de chaque colonne étaient des troupes de marine des vaisseaux anglais ; les batteries étaient toutes servies par les anglais , et leurs dra-

peaux flottaient avec ceux de Djézar. L'ennemi voulut surprendre nos premiers postes ; mais il fut aperçu : tout ce qui parut fut tué ou blessé. Il se retira sans avoir gagné un pas sur nos ouvrages.

La colonne du centre mit plus d'opiniâtreté ; elle avait pour but de se porter sur l'entrée de notre mine : vains efforts, malgré la bravoure du capitaine anglais qui la commandait. * La mort arrêta son audace : le reste fuit, et rentra dans la place. Les revers des parallèles restèrent couverts de cadavres turcs et anglais. Les canonniers anglais , pendant cette sortie , servirent les batteries , et l'on sut , par des déserteurs venus de la place , que les français blessés ou tués dans les attaques furent , suivant la coutume

* Thomas-Aldfield, officier distingué.

atroce et barbare de l'orient , mutilés par les turcs qui leur coupaient la tête pour en faire des trophées.

Quelques jours après l'assaut du 8 , on avait aperçu sur le rivage une grande quantité de sacs ; nos soldats en avaient ouvert quelques-uns. ô crime ! ils virent les cadavres sanglans de malheureux attachés deux à deux , qu'on avait impitoyablement mutilés !!!

On apprit encore , par des déserteurs turcs , que plus de 400 chrétiens emprisonnés avaient été liés deux à deux , fermés dans des sacs , et jetés à l'eau par l'ordre de Djeddar. *Et le pavillon anglais flottait sur les remparts à côté de celui de Djeddar, dans ce moment où quatre cents victimes étaient si lâchement assassinées !...*

« J'en appelle à vous , nations

« qui savez allier l'honneur avec les
 « maux de la guerre : si les circons-
 « tances politiques eussent obligé
 « vos soldats de combattre avec
 « ceux d'un Djezzar , vous vous se-
 « riez honorées de forcer ce monstre
 « à souscrire aux usages militaires
 « reconnus de toutes les puissances
 « policées; pendant le tems que votre
 « pavillon , que vos étendards au-
 « raient flotté avec les siens , le crime
 « ne les aurait pas tachés. »

Après cette sortie qui fut si désastreuse pour les assiégés , les anglais se bornèrent à les secourir par mer.

Bonaparte , instruit qu'un rassemblement considérable composé de mamelucs d'Ibrahim , bey , de janissaires de Damas , de dilettis , d'alepins , de maugrabins , se disposait à se mettre en marche pour passer le Jourdain et se réunir aux

arabes et naplousains ; que leur intention était d'attaquer l'armée devant Acre , en même tems que Djezzar ferait une forte sortie soutenue du feu des anglais ; que déjà quelques troupes avaient passé le pont d'Iacoub sur le Jourdain , et qu'une autre colonne avait passé le pont de Giz-el-Mécanié , et était déjà à Tabarié ; que les arabes se montraient au débouché des montagnes de Naplouse , et que Tabarié et Genin recevaient des approvisionnemens considérables , donna ordre au général de brigade Junot de se porter à Nazareth pour observer l'ennemi. Il apprit alors qu'il se montrait dans le village de Loubi , et qu'il faisait ses dispositions.

CHAPITRE XIX.

*Combats de Loubi et de Sed-Jarra.
— Bataille de Mont-Thabor ou de
la plaine d'Esdreton.*

LE village de Loubi est à quatre lieues de Nazareth. L'ennemi gagna les hauteurs de ce village, où il se forma en corps de bataille. Le général Junot se mit aussitôt en marche pour aller en reconnaissance. Il avait avec lui la deuxième demi-brigade légère, 300 grenadiers et 160 chevaux. Après avoir aperçu l'ennemi à peu de distance de Waff-Cana, sur la crête des hauteurs de Loubi, il continua sa route, tourna la montagne, et se trouva alors engagé dans une plaine où il fut en-

vironné de 3,000 cavaliers qui s'élancèrent aussitôt sur sa troupe. Quoique inférieur en forces, il ne prit conseil que des circonstances, et combattit avec une valeur et un sang froid également honorables pour le chef et les soldats : l'ennemi laissa cinq drapeaux dans nos rangs. Tout en combattant, ce général gagna successivement les hauteurs jusqu'à Nazareth, et tua à l'ennemi 600 hommes.

Dès que Bonaparte fut iustruit de l'issue du combat de Loubi, il donna l'ordre au général Kléber de partir du camp d'Acre avec le reste de l'avant-garde pour rejoindre le général Junot à Nazareth.

Le 20 germinal, il sortit du camp, et se rendit le lendemain à Nazareth pour prendre des vivres.

L'ennemi n'avait point quitté la

position de Loubi ; il résolut de marcher à lui et de l'attaquer le lendemain , c'est à dire le 22. À peine fut-il arrivé à la hauteur de Sed-Jarra , à un quart de lieue de la hauteur de Loubi , que l'ennemi , descendant tout à coup de ses hauteurs , déboucha dans la plaine , enveloppa le général Kléber avec près de 4,000 chevaux et 600 hommes à pied , et se mit en mesure de le charger. Le général Kléber ne lui en laissa pas le tems ; il attaqua avec impétuosité la cavalerie et le village de Sed-Jarra , * qu'il emporta de vive force , mit en désordre l'ennemi qui s'enfuit et qui se retira jusqu'au Jourdain , où on l'aurait poursuivi si la troupe n'eût pas manqué de cartouches.

* Sed - Jarra est situé à une lieue et demie Cana.

Après le combat de Sed-Jarra, l'ennemi se rassembla de divers points sur les bords du Jourdain, et se rendit dans la plaine nommée aujourd'hui de Fouli, et anciennement d'Es-drelon. Sa force était de 50 mille hommes, compris les habitans du pays. Le général Kléber se mit en marche pour l'attaquer.

Bonaparte apprit en même tems que le 24 l'ennemi avait tenté de s'emparer de Saffet, après avoir ravagé tous les environs, mais qu'il avait été repoussé.

Cette nuée d'ennemis, qui semblait fondre de tous côtés, fit juger à Bonaparte qu'il fallait une bataille décisive pour la disperser. Il sentit en même tems les inconvéniens de se battre près de sa position devant Acre ; en conséquence, il ordonna les dispositions nécessaires pour at-

taquer l'ennemi sur tous les points , et le forcer à repasser le Jourdain.

Un général de brigade eut ordre de partir du camp d'Acre avec mille hommes d'infanterie et un régiment de cavalerie , pour marcher à grandes journées sur le pont d'Iacoub , s'en emparer , prendre à revers l'ennemi qui bloquait Saffet , et marcher ensuite pour rejoindre le général Kléber qui avait en présence des forces considérables.

Bonaparte quitta le camp devant Acre en y laissant deux divisions , et partit le 26 avec le reste de la cavalerie , une division et huit pièces d'artillerie : il prit position sur les hauteurs de Saffarié. Le lendemain il marcha sur Fouli : il aperçut le matin la division Kléber aux prises avec l'ennemi , vingt mille hommes de cavalerie , au milieu desquels se

battaient deux mille français , et le camp de mamelucs tendu aux pieds des montagnes de Naplouse , à près de deux lieues du point où ils combattaient. Il fit alors ses dispositions pour tourner l'ennemi à une grande distance , le séparer de son camp , lui couper la retraite sur Genin , où étaient ses magasins , et le culbuter dans le Jourdain , où le général Murat devait le couper. La cavalerie eut ordre de marcher avec deux pièces d'artillerie légère pour enlever le camp des mamelucs. Le corps d'infanterie tourna l'armée ennemie.

Le général Kléber avait été retardé dans sa marche par les chemins difficiles et les défilés qu'il rencontra , et ne put attaquer l'ennemi que le 27 à deux heures après-midi.

Lorsqu'on fut à une demi-lieue de distance du général Kléber , Bona-

parte ordonna au général Rampon de
 se porter avec sa brigade vers la divi-
 sion Kléber, tandis que le général Vial
 avec la sienne se porterait vers la mon-
 tagne de Nouzes , et que les guides à
 pied se dirigeraient à toute course
 pour couper la retraite sur Genin.
 L'ennemi ne s'aperçut que dans ce
 moment que nous étions français.
 Le désordre se mit aussitôt dans cette
 masse de cavalerie. Un coup de canon
 de huit que nous tirâmes fut le mo-
 ment de la reconnaissance du général
 Kléber. Après avoir emporté à la
 bayonnette le village de Fouli , il
 marcha au pas de charge sur la ca-
 valerie ennemie qui se trouva coupée
 vers les montagnes de Naplouse par
 les généraux Rampon et Vial, les
 guides fusillant les arabes qui se
 chappaient sur Genin. La terre
 s'empara aussitôt de l'ennemi qui se

vit séparé de son camp et de ses magasins. Le désordre se mit dans ses rangs , et il fuit en se jetant derrière le Mont-Thabor qui fut témoin de sa déroute complète. Il gagna pendant la nuit le pont de Giz-el-Mécanié : une partie se jeta dans le Jourdain , croyant le passer au gué , et se noya. Dans le même moment , le général Murat enleva le camp du gouverneur de Damas au pont d'Iacoub , tua ce qui ne pouvait fuir , débloqua Saffet , et poursuivit l'ennemi plusieurs lieues sur la route de Damas.

Le camp des mamelucs surpris par notre cavalerie , un grand nombre d'ennemis tués, 250 prisonniers, et la prise de 500 chameaux , avec toutes les tentes et les provisions , terminèrent cette journée où l'ennemi éprouva une perte de 5,000 tués , de

tous ses magasins , de son camp , et fut forcé de faire sa retraite sur Damas.

Ce qui surprit le plus ces barbares , ce fut d'être au même moment battus sur une ligne de neuf lieues, tant les mouvemens combinés leur sont inconnus.

Bonaparte , après avoir fait brûler ou tuer tout ce qui se trouvait dans les villages de Nouzes, Genin et Fouli , suspendu sa vengeance sur les napolousains qui avaient pris les armes , et leur avoir promis sa protection s'ils restaient tranquilles , rentra au camp d'Acre avec la division Bon et le corps de cavalerie aux ordres du général Murat.

C H A P I T R E X X.

*Reprise du siège de Saint-Jean
d'Acre.*

LE contre-amiral Perée, avec trois frégates , avait débarqué à Jaffa trois pièces de canon de 24 ; six autres pièces de 18 étaient arrivées de Damiette. Les trois frégates reçurent l'ordre de croiser vers Tripoly de Syrie en Chypre , pour enlever les bâtimens qui approvisionnaient Acre en vivres et munitions.

Le 30 germinal, les arabes campés aux environs du Mont-Carmel furent surpris dans leur camp : on leur tua 60 hommes , et on leur enleva 800 bœufs qui servirent à nourrir l'armée.

Le 5 floréal, la mine destinée à faire sauter la tour de brèche fut achevée. Toutes nos batteries commencèrent à canonner la place ; on mit le feu à la mine, qui produisit peu d'effet. On essaya de se loger dans la tour pour reconnaître comment elle se liait au reste de la place : mais on fut encore obligé de l'abandonner. Le 9, on mit en batterie l'artillerie de siège qui venait d'arriver. Jusqu'au 15, les ouvrages des assiégeans et des assiégés se poussèrent avec ardeur. Dans la nuit du 17 au 18, on s'établit dans la tour de la brèche, mais on ne put s'y maintenir.

Le 18, on aperçut environ 300 voiles, qu'on reconnut pour une flotte turque, apportant des renforts considérables en hommes, vivres et munitions. Bonaparte, avant

le débarquement des secours qui arrivaient à l'ennemi , ordonna une attaque dans la nuit du 18 au 19. A dix heures du soir , les deux places d'armes de l'ennemi , son boyau de glacis et la tour de brèche furent enlevés. Jamais on ne déploya plus de courage et plus de valeur. Nous perdîmes dans cette attaque 150 hommes tués ou blessés , dont dix-sept officiers. Le 19 au matin , on battit en brèche la courtine , qui , en tombant , offrit une rampe assez praticable. Bonaparte alors s'y porta et ordonna l'assaut. La division Lannes fut commandée , ayant en avant ses grenadiers et ses éclaireurs : on s'élança à la brèche , on s'en empara : une centaine d'hommes étaient déjà descendus dans la place ; on avait ordonné qu'en même tems les troupes , qui étaient dans la tour

de la brèche, attaquassent quelques ennemis logés dans les débris d'une seconde tour qui dominait la droite de la brèche ; on avait également ordonné de se jeter dans les places d'armes extérieures de l'ennemi. Mais ces ordres ne furent pas exécutés avec l'ensemble nécessaire : l'ennemi sortit de ses places d'armes extérieures, et, filant dans le fossé de droite et de gauche, établit une fusillade qui prit la brèche à revers. Quelques turcs, qui n'avaient pas été délogés de la seconde tour qui dominait la droite de la brèche, établirent une fusillade qui la prit en flanc : ils lancèrent des matières combustibles qui mirent de l'incertitude parmi ceux qui escaladaient : le feu des maisons, des barricades, des rues, du palais de Djezzar, qui, prenant à revers ceux qui descen-

daient de la brèche dans la ville ; occasionna un mouvement rétrograde parmi quelques hommes de ceux qui y étaient déjà , et qui étaient parvenus à s'emparer de deux pièces de canon et de deux mortiers : le mouvement se communiqua à la colonne. Les guides à pied qui étaient en réserve s'élancèrent à la brèche ; ils firent des prodiges de valeur : on se battit corps à corps ; mais l'ennemi était sur ses gardes , la colonne n'eut plus la même impulsion malgré les efforts que fit le général Lannes , qui fut grièvement blessé.

L'ennemi avait eu le tems de se rallier , et de disposer d'un grand nombre de débarqués de la flotte. La nuit étant arrivée , on ordonna la retraite.

On apprit , en rentrant au camp ,

que le contre - amiral Perée avait pris, en croisant devant Jaffa, deux bâtimens de la flotte turque, sur lesquels il y avait 400 hommes de troupes, six pièces d'artillerie de campagne, une quantité considérable de provisions de bouche, et 150,000 liv. en argent. On apprit en outre que cette flotte avait été armée pour attaquer Alexandrie et Damiette, pendant que l'armée de Djezzar marcherait par le désert sur le Caire; mais notre envahissement subit de la Palestine et de la Syrie déjoua ses projets, et l'obligea de venir au secours d'Acre, où elle consumma les moyens qu'elle destinait à attaquer l'Egypte.

Le 21, on donna successivement trois assauts, dans lesquels nous perdîmes environ 500 hommes et plusieurs officiers distingués. L'ennemi

y perdit un monde considérable. Les revers des parallèles étaient jonchés de cadavres turcs, qui causaient une infection dangereuse et insupportable : Bonaparte envoya, le 22 au matin, un parlementaire à Djeddar avec une lettre par laquelle il proposait une suspension d'armes pour enterrer les cadavres qui étaient sans sépulture sur les revers des tranchées, et pour établir un échange de prisonniers. Ce fut un turc pris comme espion qui en fut le porteur ; car, avec les barbares, on ne peut hasarder l'usage de guerre des nations policées : on tira sur lui, et la place continua son feu. De notre côté, nous continuâmes à canonner et à jeter des bombes. Le 24, on renvoya de nouveau le parlementaire ; il entra dans la ville, mais elle continua son feu : rien

n'annonçait qu'on voulût répondre; au contraire, à six heures du soir, l'ennemi sortit sur la droite et la gauche, et fut repoussé.

Bonaparte vit le but de son expédition rempli : l'armée avait traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie, et avait franchi tous les obstacles avec plus de constance et de rapidité qu'une armée arabe; elle s'était emparé de toutes les places fortes qui défendaient les puits du désert; elle avait battu et dispersé complètement, aux champs d'Es-drelon et du Mont-Thabor, 25,000 cavaliers accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Egypte. Trois cents bâtimens, portant un corps d'armée turque destiné à assiéger les ports de l'Egypte, avaient été obligés d'accourir à Acre, où cette escadre finit ses destinées.

Enfin, avec environ 10,000 hommes, il avait nourri, pendant trois mois, la guerre dans le cœur de la Syrie, pris 40 pièces de campagne, tué ou fait prisonniers plus de 7,000 hommes, enlevé 50 drapeaux, ouvert les forteresses de Gaza, Jaffa, Caïffa, Acre, détruit l'armée qui était en marche pour envahir l'Egypte, pris son équipage de campagne, ses outres, ses chameaux et un général.

La saison des débarquemens de l'Egypte l'y rappelait impérieusement; les maladies faisaient des progrès effrayans en Syrie, elles nous avaient déjà enlevé 700 hommes; et, par les rapports venant de Sous, on savait qu'il mourait journellement dans la place d'Acre plus de soixante hommes de ces maladies.

D'après toutes ces considérations,

Bonaparte ne crut pas devoir prolonger son séjour devant Acre, où il avait l'espoir, au bout de quelques jours, de prendre le pacha même au milieu de son palais. D'ailleurs la prise du château d'Acre ne valait pas la perte de quelques jours, et celle de quelques braves qu'on aurait pu y laisser, et qui devenaient nécessaires pour des opérations plus essentielles.

Tous ceux qui ont fait des sièges contre les turcs savent qu'ils se font tuer, femmes et enfans, en défendant jusqu'au dernier monceau de pierres : ils ne croient pas à la bonne foi des capitulations, parce qu'ils ne savent qu'égorger leurs ennemis.

Bonaparte se décida donc à lever le siège : mais, comme il fallait plusieurs jours pour l'évacuation des

blessés et des malades , il ordonna que pendant ce tems toutes les batteries de canons et de mortiers fussent dirigées , et qu'on employât le reste des munitions du siège à raser le palais de Djezzar , les fortifications et les édifices.

Le 27 floréal , l'ennemi fit plusieurs sorties sur tous les points ; partout il fut repoussé avec la plus grande perte. Le lendemain , un parlementaire anglais se présenta sur la plage ; il ramenait le turc que l'on avait envoyé en parlementaire à Djezzar ; il apportait une lettre du commodore anglais , * lettre qui avait pour but de faire connaître que Djezzar , étant sous la protection du feu de ses vaisseaux , ne pouvait répondre sans son intermédiaire ;

* Sidney Smith.

il remit un paquet contenant des proclamations supposées de la Porte, certifiées Sidney : dans une de ces proclamations, remplie de menaces et de forfanterie, il était dit que le but du directoire exécutif était d'expulser l'armée avec son général de la France, de le précipiter dans les dangers, et de la faire périr toute entière ; que tous les moyens étaient pris pour les anéantir, et que, cependant, s'ils voulaient se rendre, on les conduirait aux lieux où ils désireraient aller, et qu'ils étaient encore à tems de profiter des dispositions benignes de la sublime Porte, etc.

Le canot anglais et l'officier qui le commandait furent renvoyés sans réponse. Le feu continua de part et d'autre.

On s'occupa pendant la nuit à commencer l'évacuation des blessés,

des malades et de l'artillerie de siège sur Cantoura , avec plusieurs bataillons pour les escorter. L'avant-garde, après avoir brûlé tous les magasins de Tabarié, prit position à Saffarié, pour couvrir les débouchés d'Obeline et de Scheffamz sur le camp d'Acre.

Le premier prairial, l'ennemi, qui se voyait bombardé et canonné par un feu très-vif, fit plusieurs sorties, enhardi par les renforts qu'il avait reçus : partout il fut repoussé en laissant sur les travaux le plus grand nombre des siens.

L'artillerie de siège évacuée, tous les objets inutiles jetés à la mer, et toutes les dispositions militaires prises, à neuf heures du soir, le même jour, Bonaparte fit battre la générale. Le siège se leva après soixante jours de tranchée ouverte ; l'armée

en avait été prévenue le 28 floréal
par la proclamation suivante :

Bonaparte, général en chef.

« Soldats , vous avez traversé le
« désert qui sépare l’Affrique de
« l’Asie avec plus de rapidité qu’une
« armée arabe.

« L’armée qui était en marche
« pour envahir l’Egypte est détruite ;
« vous avez pris son général , son
« équipage de campagne , ses ba-
« gages , ses outres , ses chameaux.

« Vous vous êtes emparé de
« toutes les places fortes qui dé-
« fendent les puits du désert.

« Vous avez dispersé aux champs
« du Mont-Thabor cette nuée d’hom-
« mes accourus de toutes les par-
« ties de l’Asie , dans l’espoir de piller l’E-
« gypte.

« Les trente vaisseaux que vous
 « avez vu arriver devant Acre , il
 « y a douze jours , portaient l'armée
 « qui devait assiéger Alexandrie ;
 « mais obligée de courir à Acre ,
 « elle y a fini ses destins : une partie
 « de ses drapeaux orneront votre
 « entrée en Egypte.

« Enfin , après avoir , avec une
 « poignée d'hommes , nourri la guerre
 « pendant trois mois dans le cœur de
 « la Syrie , pris 40 pièces de cam-
 « pagne , 50 drapeaux , fait 6,000 pri-
 « sonniers , rasé les fortifications de
 « Gaza , Jaffa , Caïffa , Acre , nous
 « allons rentrer en Egypte ; la saison
 « des débarquemens m'y rappelle.

« Encore quelques jours , et vous
 « aviez l'espoir de prendre le pacha
 « même au milieu de son palais ;
 « mais , dans cette saison , la prise
 « du château d'Acre ne vaut pas la

« perte de quelques jours ; les braves
 « que je devrais d'ailleurs y perdre
 « sont aujourd'hui nécessaires pour
 « des opérations plus essentielles.

« Soldats , nous avons une carrière
 « de fatigues et de dangers à courir :
 « après avoir mis l'orient hors d'état
 « de rien faire contre nous cette cam-
 « pagne, il nous faudra peut-être re-
 « pousser les efforts d'une partie de
 « l'occident.

« Vous y trouverez une nouvelle
 « occasion de gloire ; et si , au milieu
 « de tant de combats , chaque jour
 « est marqué par la mort d'un brave,
 « il faut que de nouveaux braves se
 « forment et prennent rang à leur
 « tour parmi ce petit nombre qui
 « donne l'élan dans les dangers , et
 « maîtrise la victoire.

« Signé BONAPARTE. »

L'armée exécuta sa marche dans le plus grand ordre ; et , après avoir puni sur sa route tous les villages qui s'étaient révoltés , et dispersé les partis d'arabes qui voulaient la harceler , elle arriva au Caire le 26 prairial , et fit son entrée dans cette ville en se déployant dans l'ordre de parade. Les grands du Caire et le peuple furent étonnés de la voir dans une tenue semblable à celle qu'elle aurait eu en sortant de ses casernes. Le soldat crut revoir une patrie dans la ville du Caire , et les habitans le reçurent comme un compatriote.

Tandis que Bonaparte faisait le siège de Saint-Jean d'Acre , il s'était élevé pendant son absence plusieurs séditions qui avaient été en partie comprimées par les commandans du Caire et d'Alexandrie ; mais ce qui le détermina précipitamment

à lever le siège de Saint-Jean d'Acre ,
ce fut la nouvelle qu'il apprit que les
turcs faisaient de nouveaux prépara-
tifs , et se disposaient à tenter de
nouveaux efforts et à opérer un dé-
barquement. Mais le tout fut connu à
tems , et les ennemis furent déjoués
dans tous leurs projets.

FIN DU TOME PREMIER.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
PRÉFACE.	I
PORTRAIT DE BONAPARTE. .	13
CHAP. I ^{er} . <i>Naissance de Bonaparte ; particularités de sa jeu- nesse. — Siège de Tou- lon. — Bonaparte s'y distingue , et est élevé au grade de général de brigade.</i>	17
CHAP. II. <i>Journée de Vendémiaire.</i>	38
CHAP. III. <i>Bataille de Montenotte et Millesimo. — Paix avec le roi de Sar- daigne. — Passage du Pô. — Bataille de Lodi, et révolte de Pavie et de Milan.</i>	45

CHAP. IV. *Passage du Mincio. — Combat de Borghetto. — Prise de Véronne, Peschiera et Livourne. — Armistice signée avec différentes puissances d'Italie.* 60

CHAP. V. *Arrivée de Wurmser avec un renfort de vingt-cinq mille hommes. — Echec éprouvé par l'armée française, et levée du siège de Mantoue. — Succès éclatans de nos armées à Lonado, Salo et Gavardo. — Bataille de Roveredo, gagnée par les français. — Prise de Trente. — L'armée autrichienne poursuivie jusqu'à dans les gorges du Tyrol. .* 46

CHAP. VI. *Passage des gorges de la Brenta. — Bataille de Bassano. — Combat de Céria. — Bataille de Saint-Georges. — Perte consi-*

	<i>dérable de l'ennemi , en hommes , chevaux et bagages.</i>	77
CHAP. VII.	<i>Bataille d'Arcole. . . .</i>	83
CHAP. VIII.	<i>Bataille de Rivoli et d'An- guiari. — Provéra fait prisonnier avec toute sa colonne.</i>	90
CHAP. IX.	<i>Reddition de Mantoue.</i>	100
CHAP. X.	<i>Passage de la Piave et du Tagliamento. — Com- bats de Cascevola et de Clausin. — Prélimi- naires de paix signés à Léoben.</i>	104
	<i>Anecdotes sur Bonaparte , lors de ses premières campagnes en Italie. . .</i>	113
CHAP. XI.	<i>Retour de Bonaparte à Paris. — Congrès de Rastadt.</i>	126
CHAP. XII.	<i>Expédition de l'Egypte. — Coup d'œil sur l'E- gypte. — Départ de la flotte française de Tou- lon. — Prise de Malte.</i>	129
CHAP. XIII.	<i>Départ de l'escadre pour l'Egypte. — Son arri-</i>	

	<i>vée à Alexandrie. —</i>	
	<i>— Prise de cette ville.</i>	140
CHAP. XIV.	<i>Départ de l'armée d'Alexandrie pour le Caire.</i>	
	<i>— Combat de Rahmanié. — Bataille de Cherbresse. — Bataille des Pyramides. — Reddition de la ville du Caire</i>	150
CHAP. XV.	<i>Bataille de Sédiman. — Combats livrés par le général Desaix. . . .</i>	183
CHAP. XVI.	<i>Expédition de Syrie.</i>	196
CHAP. XVII.	<i>Siège et prise de Jaffa. — Affaire de Korsum.</i>	206
CHAP. XVIII.	<i>Commencement du siège de Saint-Jean d'Acre.</i>	211
CHAP. XIX.	<i>Combats de Loubi et de Sed-Jarra. — Bataille du Mont-Thabor ou de la plaine d'Esdrelon.</i>	222
CHAP. XX.	<i>Reprise du siège de Saint-Jean d'Acre. . . .</i>	231